

constance de les rappeler à votre souvenir, eux qui, plus que tous autres, ont contribué à faire de notre Alma Mater ce qu'elle est aujourd'hui.

Je ne dirai pas tout le bien que je sais du Supérieur auquel sont confiées actuellement les destinées de cette Maison, ce serait peu délicat, et le poids des compliments pèserait trop lourdement sur celui qui les mérite à tant de titres. D'ailleurs, point n'est besoin de mes faibles paroles pour mettre en relief ses talents remarquables ; ses œuvres suffisent à le louer dignement, laissons-les remplir leur tâche, elles le feront plus éloquemment que moi : " *Laudent eum in portis opera ejus.* " M. Boulet n'a contre lui que son nom qui inspire bien quelque frayeur en temps de guerre ; toutefois, rassurez-vous, ce n'est sûrement pas un boulet boche, car au lieu de démolir, de raser, de ruiner, il élève, agrandit, édifie ; de ces boulets-là, souhaitons-en beaucoup, même en temps de paix.

Pendant que vous dilatiez les murs de notre Collège, M. le Supérieur, votre prédécesseur en répandait au loin le renom et l'amour par son enseignement distingué, sa chaude éloquence, sa large et cordiale hospitalité. Ses mérites étaient trop réels pour n'être pas appréciés et reconnus en haut lieu. Aussi, personne n'a été surpris quand M. Dumais a été élevé à la dignité de Chanoine Honoraire.

Cependant il en est un dont M. le chanoine Dumais n'a jamais pu forcer l'admiration : c'est lui-même. C'est dommage ! car s'il avait été aussi convaincu que nous de ses qualités et de ses talents incontestables et incontestés, il se serait, j'en suis sûr, prodigué davantage. D'aucuns lui reprochent, — des maîns, sans doute — qu'après les avoir mis en appétit par ses discours aussi littéraires qu'apostoliques, il ne les ait pas régalez aussi souvent qu'ils l'auraient désiré.

Mais la modestie est une trop belle vertu pour que nous

moyenne, d'apparence plutôt sévère, M. Buteau s'efforça d'imiter la bonté, la condescendance, la tendresse du Cœur de Jésus pour les enfants. Les anciens se plaisaient à nous dire ses vertus, à nous parler de ses longues veilles, de son esprit de pénitence, et nous, les jeunes, qui n'avions connu les saints que dans les livres, nous étions tout heureux d'en voir un en personne devant nous. N'allez pas croire, chers amis, que je fasse monter ici, à la mémoire de M. Buteau, un encens que l'on prodigue trop facilement aux défunts ! Si je l'appelle un saint, c'est qu'il en avait la marque authentique, l'abnégation dans la souffrance. On peut bien dire que M. Buteau a été, comme son divin Maître, un homme de douleur ; non pas certes qu'il ne rencontrât constamment en ses confrères tout l'aide et toute l'affection désirables, mais parce qu'il dut prendre le gouvernement de cette Maison dans un état désespéré. En habile pilote, il saisit le timon des affaires, lui imprima un coup vigoureux, détournant ainsi le Collège des écueils où il allait se briser. Et quand le danger fut conjuré, M. Buteau se démit spontanément de sa charge, céda sa place à Mgr Poiré, et rentra dans l'ombre. Lui, l'aîné de la famille qui s'était tant dévoué pour elle, trouva tout naturel d'accepter un rôle subalterne. Ah ! je ne m'étonne pas des merveilleux progrès du Collège de Sainte-Anne en parcourant la glorieuse galerie de ses Supérieurs. Aussi, de tout cœur et au nom de tous, je m'écrie : Honneur à eux !

Inutile de vous dire que tous les vénérés Supérieurs dont j'ai rappelé le souvenir ont été puissamment secondés dans leurs travaux par de nombreux et intelligents collaborateurs. J'é serais interminable si j'essayais d'en dresser la liste complète. Permettez-moi seulement de vous rappeler le nom de celui qui fut parmi nous comme la personnification de la bonté : l'excellent M. Charles Frenette, mon bien-aimé directeur d'autrefois. Quand je me figure S. François de

Sales, je me le représente volontiers sous les traits de ce cher vétéran du sanctuaire. Bien qu'au soir de sa longue existence, il nous apparaisse orné de beaucoup de vertus et de nombreux mérites, cependant plus je le regarde et plus une chose me frappe en lui : la bonté, tellement cette qualité domine toutes les autres. Cher et bon M. Frenette, permettez à un de vos "braves" d'autrefois de vous dire toute sa joie de vous voir au milieu de nous en ce jour ; permettez-lui de vous exprimer sa vive reconnaissance pour votre constante bienveillance à son égard.

J'ai encore un nom à prononcer, un nom qui sort de mon cœur, se presse sur mes lèvres, un nom que nous ne pouvons taire en pareille circonstance, c'est celui de mon cher professeur de Rhétorique : M. le chanoine Charles Richard. Messieurs, vous vous doutez un peu de ce qu'est cet homme ! moi je le sais ; c'est un rare ensemble d'intelligence, de cœur de science, de piété, soigneusement recouvert du voile de la modestie, de la simplicité et de l'humilité. Plusieurs ici lui sont grandement redevables. Quant à moi, si j'ai pu accomplir quelque chose dans ma vie, je dois en faire hommage à M. Richard. De pareils hommes ne devraient pas vieillir, pour nous permettre de bénéficier toujours de leurs belles qualités. Mais le souhaiter serait peut-être de l'égoïsme, aussi nous voulons bien que M. Richard soit récompensé, et magnifiquement, mais pas de si tôt !

Je crois de mon devoir, en terminant, d'adresser un merci du cœur à notre chère Alma Mater, au nom de tous les Ordres et Instituts religieux, pour les nombreuses et précieuses recrues qu'elle leur a fournies. Je serais embarrassé de vous dire exactement le chiffre des vocations religieuses qui sont écloses depuis cinquante ans, sous l'œil maternel de Ste-Anne. Nous en comptons chez-nous plus d'une douzaine, et nous en attendons encore beaucoup d'autres, c'est que les dernières surtout sont si bonnes ! Les ancien-

nes peuvent peut-être donner quelque prise à la critique, à en juger par votre humble serviteur. Que voulez-vous, on ne demande pas beaucoup d'apparence aux pierres de fondation ; pourvu qu'elles soient d'une fermeté à toute épreuve, il suffit. Or, on m'assure que je ne suis pas totalement dépourvu de cette qualité ! Je suis heureux cependant d'ajouter que sur les pierres brutes des fondements, d'autres ont été posées, parfaitement taillées, même artistiquement sculptées.

Merci donc à notre cher Collège qui a donné si libéralement aux diverses Communautés religieuses du Canada, la fine fleur de sa brillante jeunesse ; qu'il soit bien assuré que nous lui en conserverons un souvenir ému et une reconnaissance éternelle.

C'est le tour de l'honorable juge Georges Carroll. Plus jeune que les orateurs précédents, il représente la génération de 1880, ayant été élève de 1879 à 1885. A peine reçu avocat, il fut élu député de Kamouraska, et, grâce à ses talents, devint bientôt Solliciteur-général dans le cabinet Laurier. Il est aujourd'hui juge de la Cour d'appel.

Discours de l'honorable juge Georges Carroll

MONSEIGNEUR,

M. LE SUPÉRIEUR,

MES CHERS CONFRÈRES,

Permettez-moi de rappeler un souvenir déjà vieux de trente ans. C'était dans une chambre d'étudiant au pensionnat de l'Université Laval. Nous étions là plusieurs élèves

de notre collègue réunis avec des confrères venus d'ailleurs, et, comme tout était motif de fête, à cette période ensorcelante de notre radieuse jeunesse, l'on y célébrait, avec fracas, l'anniversaire de naissance de l'un d'entre nous.

Une chose qu'il est à peine permis de nommer aujourd'hui, avait mis beaucoup de franches vérités sur les lèvres de tous, lorsque l'un des étudiants dit à brûle-pourpoint : " Vous autres, gens de Sainte-Anne, vous avez trop l'esprit de corps, vous vous prenez trop haut ! " Une clameur le réduisit au silence et le pas précipité du Directeur nous fit réintégrer nos chambres.

Cette petite pointe d'envie n'était pas pour nous déplaire, et combien de fois depuis je me suis dit : C'est quelque chose d'avoir été l'élève d'une maison renommée !

Dans le monde, les étudiants d'un même collège se sentent fractions d'un tout, parties d'une unité, et rien ne nous paraît, en vérité, plus naturel que de manifester en public cet esprit de la maison fortifié, avec les années, par tant de motifs divers et profonds. Ce loyalisme, qui l'inspire ? Sont-ce les murs de cet édifice qui retiennent notre affectueux souvenir ? Est-ce le site charmant sur lequel le grand fondateur a posé les assises de sa maison de choix ? C'est un peu cela, sans doute, mais c'est plus que cela. Le motif qui nous fait accourir ici de partout où les hasards de la vie nous ont conduits, c'est la réalisation parfois tardive que nous devons beaucoup aux hommes de bonne volonté qui ont gardé notre enfance; c'est la pensée que, pendant des générations, il s'est trouvé des professeurs qui ont donné et sacrifié les meilleures années de leur vie à notre développement, et que ce fut là pour eux œuvre de charité et d'amour ; c'est aussi le souvenir des solides et durables amitiés formées ici et qui se sont bonifiées, comme le bon vin, en vieillissant.

Il entre aussi, en notre attachement, un sentiment de fierté : c'est ici le foyer dont le feu alimente la vie intellec-

tuelle d'un grand nombre d'hommes qui pensent dans ce pays, foyer ardent dont la chaleur et la lumière se projettent et se projetteront toujours au dehors en bienfaisants rayons qui font éclore avec les fruits de la science ces grandes vertus morales de dévouement et d'altruisme chrétien. Et la génération actuelle peut et doit être reconnaissante à cette institution, pour elle-même d'abord, et pour les générations qui viennent, sur qui vont retomber, plus lourds et plus malaisés, les devoirs sociaux et les obligations morales.

Dans les circonstances présentes si douloureuses à l'homme qui se détache de lui-même pour penser au nom de cette collectivité d'êtres qui forme sa patrie, dans un temps, comme l'a dit quelqu'un, " où il est aussi difficile de connaître son devoir que de l'accomplir ", il convient que ce collègue continue d'être un guide sûr pour ceux qu'il forme et qu'il développe.

L'essentiel, de nos jours, il me semble, c'est de nous pénétrer de l'esprit de notre temps, c'est d'en connaître les vertus, les grandeurs, les misères, et jusqu'aux vagues aspirations confuses, c'est dans l'enseignement que vous faites des devoirs personnels de l'individu, la certitude qu'ils sont éternels, mais aussi qu'ils sont modifiés sans cesse par les transformations de la vie générale.

Ne basons pas notre conduite publique sur le sable mobile du sentiment ou sur des principes qui peuvent très bien être acceptés aujourd'hui, mais que la génération suivante aura peut-être raison de nous reprocher d'avoir posés. L'argument qui vaut aujourd'hui sera mauvais demain. La conduite à tenir est celle qui a toujours été suivie : loyauté au serment d'allégeance et accomplissement scrupuleux de nos devoirs de citoyens !

Quant à notre culture intellectuelle, il en va tout autrement : le Canada-français tient à la France comme l'enfant à sa mère. C'est par l'entremise de nos collègues que la langue

de France a été gardée ici, langue si forte aux forts, si douce aux faibles, langue claire, logique et franche, langue que Joffre a parlé à la Marne et dont les accents sonores ont fait surgir de terre des légions épuisées qui ont vaincu l'Allemand ! Cette langue, il vous appartient de l'assouplir et de l'enrichir. La bien parler et la bien écrire est une forme de patriotisme. C'est le digne usage et l'emploi généreux d'une partie de l'héritage traditionnel.

Mais ce qu'il ne faut pas, non plus, perdre de vue, c'est que nous vivons sur un continent où cent millions d'êtres humains parlent une autre langue. Il y va de l'intérêt de tous les hommes instruits d'accroître leur connaissance de cette langue. Ceux qui ont l'expérience de la vie parlementaire, celle des tribunaux, les hommes du commerce et de l'industrie attesteront, j'en suis sûr, la vérité de cette affirmation.

Ce qu'il ne faut pas oublier surtout, et ce qui est vrai, c'est que, dans nos civilisations, il y a des mondes et des mondes qui se côtoient et qui ne se ressemblent pas, qui ne se pénètrent point ; il y a mille et mille spécialités, mille et mille intérêts dont aucun ne doit être dédaigné, sacrifié, rejeté. C'est le siècle qui le veut ainsi. La masse populaire est nombreuse, agitée de courants et de remous divers. Elle ne peut suivre toujours la même pente, toujours couler à pleins bords dans le lit creusé par les ouvriers d'antan. Elle s'épanche en des canaux qu'elle taille à son usage, où elle envoie un filet d'eau bien claire et bien limpide. Sauvez ce filet d'eau. Filtrez-le. Faites-en la source qui enrichit la terre et la fait produire, mais n'essayons pas de canaliser le fleuve dont il découle.

C'est en échappant à l'uniformité d'un enseignement trop semblable à lui-même que vous avez réussi à mettre en œuvre, au profit de la fortune publique et du génie de ce peuple, la diversité de nos ressources et leur fécondité. Si,

comme il est permis de le croire, l'âme du fondateur plane sur cette assemblée, comme elle doit se réjouir de constater la réalisation de ses méthodes éducationnelles si variées et si intelligentes.

Vous avez eu la bonne inspiration de placer sur les murs de cette salle le portrait du fondateur. Que cet homme devait être aimable ! Ame trop sensible, brisée au contact des froides réalités de l'existence, il a beaucoup souffert, mais nous l'aimerons d'autant mieux, n'est-ce pas, que c'est pour notre maison, pour nous, qu'il a souffert. Sa vie était partagée entre ses devoirs de prêtre, ses rares amis de choix, ses livres, et ses chers écoliers qu'il aimait, et à qui je me permettrai de donner un avis amical : Dans quelques années — le temps passe vite — vous nous remplacerez. Dans quelle que situation que vous soyez, exercez vos fonctions avec fermeté, sans doute, mais avec bienveillance et charité. Et en agissant ainsi, vous réaliserez les aspirations de M. Painchaud qui croyait que l'enfant, comme l'homme, a sa part de dignité qu'il ne faut pas froisser, que la loi des supérieurs envers les inférieurs est une loi d'amour et non de crainte, et que l'honneur personnel est à la base de tout système d'éducation.

Soyez des jeunes gens distingués ; non pas de cette distinction factice que dissimule mal une mince couche de vernis, que le moindre souffle fait disparaître, mais de cette distinction faite de dignité, de tact, de mesure, et de ce sens si rare que l'on nomme le sens commun, qualités sans doute difficiles à acquérir, mais qui sont de votre sang.

Vous avez, j'en suis sûr, lu souvent depuis quelques années, les récits d'actes héroïques accomplis en France, qui ont fait passer dans vos veines un frisson de fierté. Avez-vous remarqué la sobriété du récit, la réserve du héros, la mesure dans l'expression, toutes qualités si françaises et que vous devez posséder.

“ Vivre, a dit quelqu'un, c'est donner sa fleur et puis son fruit. ” Quoi de plus, en effet, si ce n'est de faire sa vie plus grande afin de donner une fleur plus belle et un fruit meilleur. Et en attendant que vous puissiez l'offrir à la patrie, ce fruit de vos labeurs intellectuels, offrez-le à votre Alma Mater afin qu'elle conserve son rang au milieu des institutions qui l'entourent et qui lui disputent la couronne dans la course au progrès, afin qu'aucune ne puisse la dépasser en honneur, en autorité et en prestige.

— Mon dernier mot sera pour les professeurs. Messieurs : Votre vie en est une de sacrifices. Vous communiquez aux jeunes le meilleur de votre intelligence, et par une action obstinée, vous imprimez dans leur conscience l'empreinte de vos efforts. Vous ne regardez pas en arrière pour voir si vos labeurs laisseront une trace que la main inexorable du temps ne fera pas disparaître, car vous avez la certitude que vos travaux, quelquefois obscurs, resplendiront plus tard en un épanouissement de beauté, et vous avez foi en l'immortalité de l'âme de votre pays.

L'action de l'artiste traduisant, en émotions de beauté, ses meilleures joies et ses pires douleurs, vibrant avec tout ce qui vit et tout ce qui est; l'action du conducteur d'hommes orientant la nation confiée à sa garde vers des destinées qu'il veut meilleures et plus sereines; l'action de l'historien écrivant la vie d'un sage intendant Talon ou celle d'un glorieux Montcalm, — œuvres qui perpétuent la mémoire d'un nom respecté — voilà certes des sommets un peu déconcertants à contempler, mais ne vous retranchez pas dans une modestie de mauvais aloi. Jé me rappelle des professeurs qui auraient illustré les chaires de toute grande université : le chanoine Richard, dont les leçons faites de force et de clarté étaient quelque peu négligées par une jeunesse trop insouciante ; ces deux professeurs si aimables, si charmants, ces deux amis si fidèles et de la maison : Alphonse et François Têtu, l'abbé

Dominique Pelletier. Messieurs les professeurs, votre œuvre est égale aux plus belles ; vous êtes de grands artistes ; vous transformez les intelligences ; vous ennoblissez les âmes !

Le banquet était terminé.

On aurait aimé entendre d'autres jeunes orateurs, mais l'heure avancée ne le permit pas. Cependant le notaire Rousseau de Trois-Pistoles, qui ne se laisse pas facilement désarçonner par l'aiguille du cadran, se lève, et après un court préambule, propose aux Anciens Élèves de nommer les bâtisses nouvelles du Collège : "Ailes Boulet" en l'honneur de M. le Supérieur qui les a construites. Un tonnerre d'applaudissements accueille ses paroles et dit bien fort que sa motion est acceptée avec enthousiasme.

Après de pareilles fêtes, il ne restait plus à l'Alma Mater qu'à offrir ses remerciements. M. le Supérieur s'en acquitte en quelques mots heureux. " Ces remerciements, dit-il en substance, vont d'abord au bon Dieu qui a fait ce grand jour : "*Hæc dies quam fecit Dominus, exulemus et lætemur in ea.*" Ils vont ensuite à Mgr l'Évêque de Rimouski, l'aîné dont sont si fiers les frères cadets, aux honorables Membres de la Magistrature, du Sénat, du Conseil législatif, aux Députés, qui sont notre honneur et notre appui, enfin à tous les anciens élèves venus en si grand nombre témoigner de leur attachement au collège de Sainte-Anne. Des réunions comme celle-ci ne s'oublient pas. Prenons la résolution de la renouveler, de la faire plus belle encore, si c'est possible, au centenaire en 1927. Il ne nous reste donc plus qu'à chanter : *Te Deum laudamus . . .* "

Souvenirs

LES CHOSES

* * * * *
* *L* * * * * *
* * * * *
* * * * *

ES fêtes étaient finies, mais un grand nombre d'anciens ne voulurent pas quitter le Collège sans faire un pèlerinage aux lieux de leur enfance, sans remettre leurs pas dans les pas d'autrefois.


Le temps s'était remis au beau, le soleil un peu moins avare que la veille montrait ses rayons. La BUTTE déserte pendant les fêtes, avait maintenant secoué son humide manteau et attendait ses écoliers de jadis.

On pouvait donc voir dans l'après-midi, des groupes d'anciens circuler dans les cours, visiter le bocage, se rendre même au bord de la Montagne. Le pèlerinage commençait d'abord aux endroits profanes : jeux de balle, jardins, avenues et kiosques, et se terminait aux endroits religieux, comme la Madone, le Calvaire et le Cimetière Painchaud.

LES CHOSES PROFANES

La cour

* * * * * UEL plaisir de revoir la *Butte*.

* * * * *
 *  *
 * * * * * C'est le nom donné à la cour de récréation,
 * * * * * à raison du coteau qu'il faut gravir pour
 * * * * * y arriver. L'abbé H.-R. Casgrain, qui
 * * * * * fut élève de Sainte-Anne de 1843 à 1852, en
 * * * * * fait une jolie description dans ses "Souve-
 * * * * * nances Canadiennes" : " Cette cour de
 récréation, écrit-il, a deux parties distinctes : la plus rap-
 prochée du Collège est la cour des grands ou du cours
 latin ; l'autre qui s'étend jusqu'au pied de la montagne, est
 la cour des petits ou du cours commercial.

Le terrain accidenté prêtait aux embellissements ; aussi
 d'année en année, élèves et professeurs ont-ils rivalisé de
 zèle et de travail pour y multiplier les ornements. Ils
 en ont fait une petite oasis ravissante, comme il s'en voit
 peu dans notre province, un centre d'amusements inappré-
 ciable pour la communauté, et qui vaut la peine d'être vu par
 les étrangers, surtout durant la belle saison, quand la nature
 est dans tout son éclat, que l'air est pur, le ciel éclatant,
 l'atmosphère embaumée par les senteurs de la végétation,
 que la forêt qui encadre les cours respendit sous son man-
 teau de feuilles vertes fraîchement écloses. On peut à peine

faire vingt pas sur la butte, sans remarquer quelque chose qui vous tire l'œil : ici le sol a été exhaussé en terrasse à talus gazonné protégé par une gracieuse palissade ; là il a été nivelé pour former une longue avenue ou une place ouverte aux jeux des élèves. Ça et là des touffes d'arbres ombragent des bancs rustiques qui invitent au repos et à la conversation. Deux jardins plantés d'arbres fruitiers, l'un pour les grands, l'autre pour les petits, étaient divisés en parterres cultivés par les écoliers eux-mêmes à l'époque de mon entrée (1843) alors que les vacances ne commençaient que très tard dans l'été. Cette culture a cessé depuis que la sortie des élèves se fait dans le mois de juin. ”

En faisant le tour des cours, les anciens reconnaissent bien les jeux de balle et les vieux “ balcons ” d'autrefois.

“ De Monrepos je revois l'humble chaume
Et dans les cours je redeviens heureux.
Oui, c'est ici, sur les grands jeux de paume
Que nous luttions en nous croyant des preux.”

Le premier *Jeu de balle* destiné à tous les élèves, dit l'annaliste du collège, fut construit en 1834, sous le directorat de M. Louis Proulx. Il n'avait que deux façades. Le jeu actuel, d'après la tradition, remonterait jusque vers 1838 ; il fut restauré en 1883. C'est une construction à quatre façades rectangulaires, couronnées par une gracieuse corniche. Les quatre angles sont terminés chacun par deux grandes ailes. Bâti sur la ligne de séparation des deux cours de récréation, il eut deux façades, nord-ouest et nord-est, aile comprise, destinées au cours latin, jusqu'en 1906. Depuis lors, les élèves du cours commercial n'ont la jouissance que de la façade sud-ouest. En 1905-06, par l'initiative généreuse de Mgr Gauvreau, un autre jeu de balle divisé en quatre parties, avec une aile supplémentaire, a été

construit pour l'usage du cours commercial. Ce jeu est adossé à la montagne, à l'est de l'escalier de la Madone.

“Mais le petit chef-d'œuvre de la Butte, écrit encore l'abbé Casgrain, est le *Kiosque Châteauguay* qu'on aperçoit dans la cour des grands, au bord d'un taillis d'épinettes, dont il domine les cimes vertes de toute la hauteur de son élégante coupole. Il est à double étage et de forme hexagonale. Un escalier intérieur conduit à la galerie qui environne l'étage supérieur. Ce berceau est à claire-voie formée d'un treillis de petites lattes peintes en blanc, ce qui lui donne un air de légèreté aérienne du plus bel effet.”

Ce “Balcon du cours latin” fut commencé par les élèves Édouard Richard, Salluste Roy, Louis Roy, Louis Gagnon, H. Dionne, F. Richard. Plus tard M. l'abbé T.-B. Pelletier, préfet des études, le fit embellir d'après un plan qu'il avait lui-même tracé. En 1893, Mgr Gauvreau le fit reconstruire d'après le plan primitif, sauf la juxtaposition des lattes. Autrefois plus minces, elles étaient entrelacées ; aujourd'hui plus épaisses, elles sont juxtaposées.

Le *Balcon Mon repos* du cours commercial est aussi bien connu des Anciens. Il fut construit au printemps de 1849, à l'extrémité ouest du jardin, par M. Épiphane Lapointe, devenu plus tard un zélé missionnaire, qui a laissé ici la réputation d'un artiste de grand goût. Un élève de dernière année du cours commercial, Pierre-Abel Marquis, en fit la couverture en chaume. Lors de la construction du monument Painchaud, ce joli kiosque fut transporté au nord-est, près du jeu de tennis fait récemment par les Séminaristes.

Le Bocage

Si les Anciens sereconnaissent dans les cours, malgré les légers changements qu'elles ont dû subir, le Bocage est pour eux tout une révélation. C'est qu'il a été complète-

ment transformé par l'initiative des professeurs aidés de quelques écoliers.

La nature sauvage s'est reculée jusqu'à l'orée du bois de la montagne proprement dite. Ce ne sont maintenant que chemins alignés, avenues ombreuses et kiosques élégants, soigneusement entretenus par M. Hector Fillion, qui sait y mettre tout l'art d'un Le Nôtre.

L'*avenue Gauvreau*, ainsi nommée pour perpétuer le souvenir de l'oncle et du neveu, l'un supérieur et l'autre bienfaiteur du Collège, a remplacé l'antique sentier Pilote. Large et propre, elle s'avance majestueusement entre deux haies de bouleaux d'argent qui forment un rideau ajouré aux deux magnifiques statues de bronze données par Mgr Gauvreau : l'Ange-Gardien et Saint Louis de Gonzague. Elle est l'œuvre de MM. les abbés J.-B. Leclerc, Alfred Dupont, Alfred Boulet, Arthur Beaudoin, Joseph Lavoie et Hector Fillion. Un joli kiosque de fanfare la termine, ayant pour toit assez original, les larges branches d'une épinette vigoureuse.

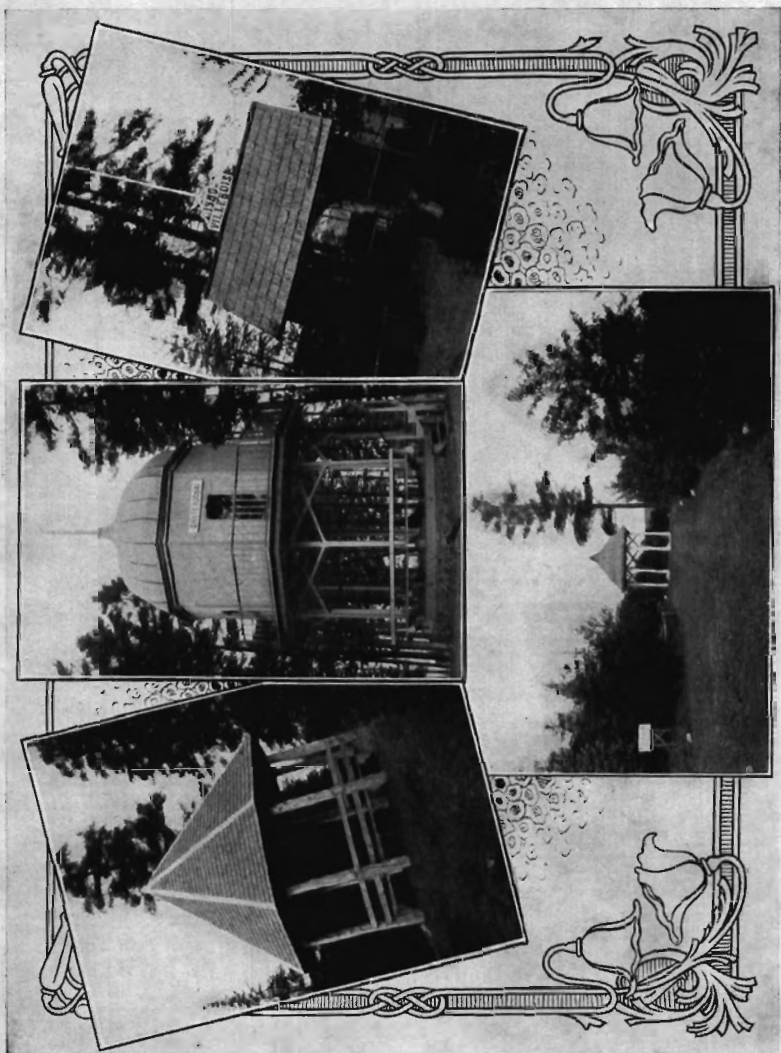
Tout auprès s'élève, coquettement habillée d'écorces de cèdres, la *gloriette Villebois* ainsi nommée en l'honneur de Villebois Mareuil, célèbre général de la guerre des Boers, pendant laquelle M. l'abbé Alphonse Langlais l'a construite, aidé de M. Auguste Boulet et de quelques élèves : Salluste Boulet, Georges Saint-Pierre, Stanislas Théberge, Omer Fortin, Léon et François Saint-Pierre. Couverte de lierres grimpants et ombragée de petits sapins verts, elle est pendant les chaleurs de l'été un des lieux de réunion des professeurs.

En descendant le solide escalier de ciment, les Anciens se trouvent au pied de "Villebois". Il y avait là autrefois un tout petit sentier où allait dire son bréviaire, quand il venait au collège, Son Éminence le cardinal Taschereau, grand bienfaiteur de notre institution. Il a maintenant fait place

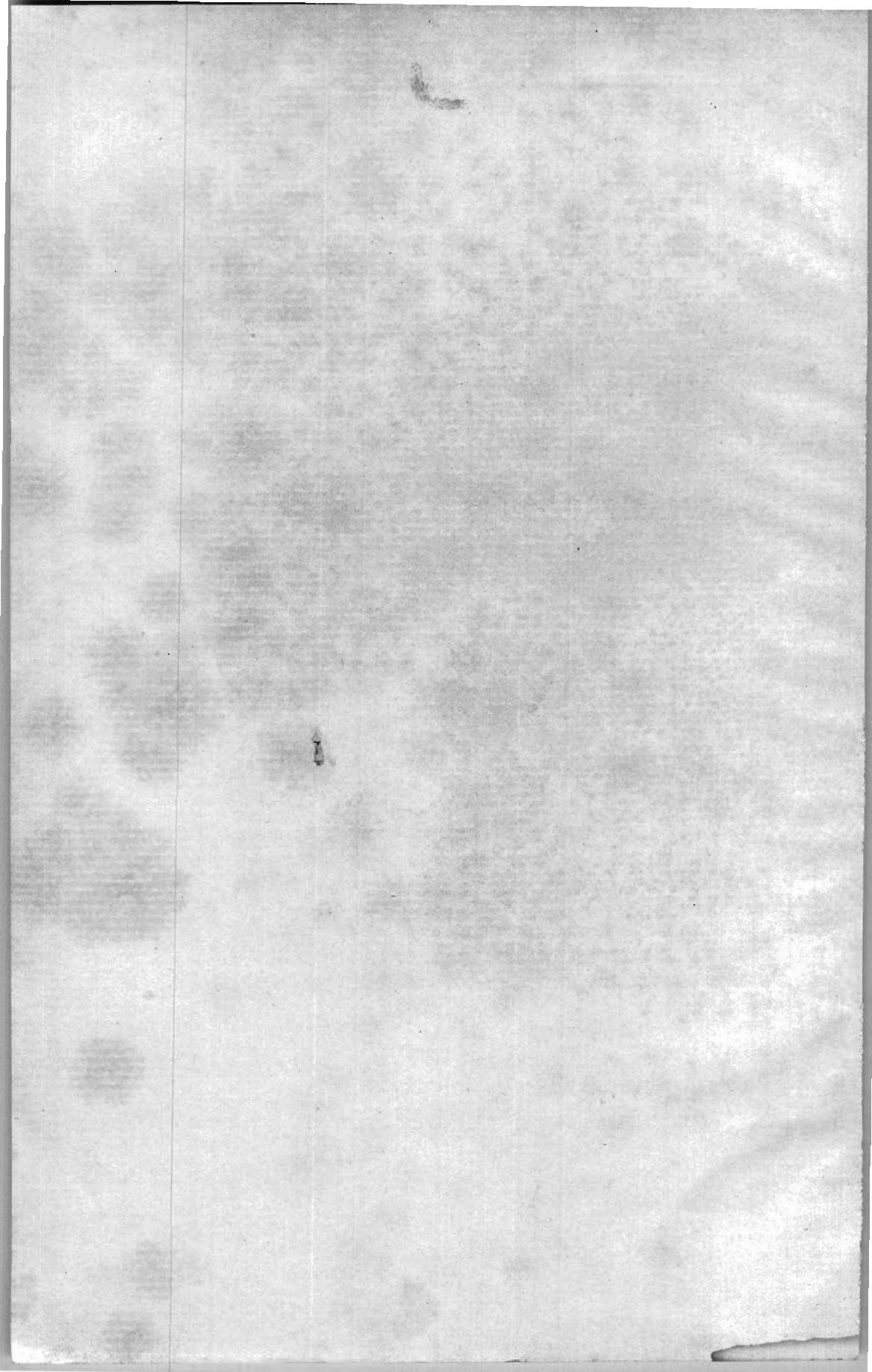
dans ces sentiers, admiré ce panorama que l'écolier ne peut oublier ; et, Casgrain lui-même n'y a-t-il pas trouvé, d'après l'abbé C. Roy, ses délices et sa vocation : " Avec la nature belle, grande et suggestive, nous dit l'écrivain québécois dans ses *Essais sur la littérature canadienne*, le jeune Casgrain devait longtemps rester en contact, puisque c'est au collège de Sainte-Anne qu'il fit ses études classiques, et qu'il serait difficile de trouver pour l'amusement et le plaisir de l'imagination, site qui soit plus pittoresque, des bocages plus gracieux, une montagne couverte de bois plus mystérieux ou percée de grottes plus sauvages, et partout à l'entour des paysages plus variés, des promenades plus champêtres, des prairies plus vertes, des horizons plus étendus. Il a comparé plus tard son cher collège, assis au bord de la Montagne, étendant entre des massifs d'arbres ses larges ailes à " un aigle géant qui ouvre sa puissante envergure pour prendre son vol ou qui vient de se poser." C'est sous le regard de cet aigle et comme à l'abri de ses larges ailes, ou, pour parler sans métaphore, c'est à travers ces cours pleines d'ombre et de lumière, dans ces bois où l'écolier pouvait sans doute aller musser, dans cette campagne où l'on flânait les jours de congé, que le jeune Casgrain continua d'aimer la nature, et essaya de se préciser à lui-même la beauté que partout et sous des formes si diverses elle laisse apercevoir. Et c'est pourquoi assurément, l'écrivain a su plus tard mêler à un peu de fantaisie descriptive, des couleurs si vraies empruntées avec tant de sûreté aux tableaux que l'artiste divin plaçait sous son regard."

Si la Montagne a ses plaisirs d'été, tout comme l'Alpe, elle a aussi ses plaisirs d'hiver, et les Anciens se rappellent leurs folles glissades à ses pieds, derrière le collège, et leurs longues courses en raquettes, là haut sur ses pics les plus élevés.

La glissoire est l'amusement indispensable des jours d'hiver lisons-nous dans l'annuaire de 1910, amusement célèbre chez



LES KIOSQUES
1° Du Plateau. 2° Châteaugay. 3° Villebois. 4° Pilote.



les générations d'écoliers qui se sont succédé depuis 1872. Secondé par quelques vieux philosophes auxquels il communiqua un facile élan, M. l'abbé Narcisse Proulx recula des arbres et des taillis pour asseoir des terrassements, redressa et prolongea par sa partie supérieure cette glissoire où "les traîneaux, étourdissante épreuve, font gaiement les trois sauts triomphants". Ce ruban de glace, tendu avec précaution sur une longueur de 1,200 pieds, emporte l'amateur habile à l'allure satisfaisante de un mille à la minute. Les Directeurs hésitèrent d'abord à autoriser cette façon de s'en aller si lestement aux abîmes, mais d'heureuses expériences démontrèrent vite, au plaisir de M. Proulx, que la ligne droite est toujours un chemin très sûr.

Cet amusement a fait parler de lui..... jusqu'en France. Dans l'inoubliable visite que fit au collège en 1918, la "Mission française", le lieutenant Flory et le sergent Dobelle voulurent en faire l'essai. Au moment de tenter *l'étourdissante épreuve*, ce dernier, dit d'un ton mi-sérieux, mi-badin, devant la gent écolière qui s'intéressait à ses émotions : "Allons, sergent, toi qui n'as pas craint la charge à la batonnette, trembleras-tu devant une descente en traîneau ?"

A son retour en France, dans une réunion où se pressaient professeurs, étudiants et anciens élèves de l'Université catholique de Lille, réfugiés dans la région de Paris, le chef de la mission fit une conférence sur son voyage en Amérique et voulut bien dire quelques mots de sa réception au Collège de Sainte-Anne. C'est à ce sujet que le "Bulletin de guerre des Facultés catholiques de Lille" écrit : "Après avoir parlé des manifestations de sympathies, des chants en l'honneur de la France, M. Duthoit note en passant quelques détails et nous décrit agréablement le sport traditionnel de la glissoire."

Et voilà comment nos "trois sauts" sont connus, même... par delà des mers.

Avec les souvenirs de la glissoire les Anciens évoquent aujourd'hui ceux des courses en raquettes. Elles sont, en hiver le pendant des promenades sous l'ombrage pendant le baccalauréat de juin. Autrefois comme actuellement, on parcourait la montagne en tous sens. Chaudement habillé, le bonnet enfoncé jusqu'aux oreilles, comme les Alpinistes, on s'élançait vers "les grottes profondes où la légende enchaîne maints esprits."

C'était d'abord celle que la nature a creusée dans le flanc est. derrière le monument Painchaud, et à laquelle la tradition a donné un nom rien moins que poétique, en souvenir de cet élève, qui, coutumier de l'école buissonnière, alla un jour y faire des vers, tout comme le "sous préfet aux champs". C'était ensuite la *Cabane aux écureuils* qui, avec son petit toit surbaissé, ressemble à une hutte orientale. Et à quelques centaines de pas de distance, un peu plus haut, on entrait dans le bel *Antre aux lièvres*. Si cette grotte était plus grande, peut-être la légende dirait-elle que les Cyclopes l'on habitée. Qui sait si, dans quelques années, elle ne l'aura pas fait servir de refuge au Kaiser, exilé de l'Europe par un décret de la conférence internationale de Versailles ? Mais la plus célèbre est certainement la *Caverne des Fées*. Quels sont les Anciens qui ne s'y sont maintes et maintes fois rendus pendant leurs études ? Elle est bien connue de tous. Des indiscrets ont même affirmé que parfois,

Pour honorer les "douces fées"
 Dans leur caverne au nom fameux
 On *soutirait* quelques bouffées
 D'un encens agréable aux dieux.

Cette grotte est entourée de mystères. . .

Le Dr Charles Deguise en donne la description dans son roman "Hélika" paru en 1872 : "On y parvient en gra-

vissant une pente très abrupte. De grands arbres répandent leur ombrage sur l'entrée spacieuse de la caverne. La chambre principale se trouve éclairée par des fissures de la voûte à travers lesquelles filtre une douce lumière. Au centre, une énorme pierre carrée à surface unie semble représenter une table autour de laquelle cinq ou six autres pierres échappées de la paroi, sont disposées à la manière de tabourets. A deux pas plus loin, une colonne en forme de cheminée s'élève tout d'une pièce et perce le toit. Cette caverne est divisée en compartiments. Deux dans le fond sont éclairés par les rayons du soleil qui y pénètrent par des ouvertures naturelles. Cette lumière donne, en été, la vie aux petites fleurs qui en tapissent les parois. Quelques vignes sauvages grimpent le long des rochers, montent jusqu'aux interstices et s'échappent au dehors comme pour aller demander plus de sève au soleil. A gauche se trouve un alcôve éclairé seulement par l'entrée. Au fond de cet alcôve et à angle droit on voit un antre obscur, où il y a un trou circulaire et profond s'enfonçant tellement dans la montagne que l'on essaye de le sonder avec une perche de dix-huit pieds sans aucun résultat. En approchant son oreille de l'ouverture, on entend comme le bruit d'une forte chute d'eau. On lui prête le caractère le plus féerique."

Que de fois, assemblés autour d'un feu attisé avec les fagots recueillis près de la grotte, les écoliers ont discuté sur ses origines et ses légendes. On a été jusqu'à dire que les Fées de la Caverne sont anciennes comme le monde, qu'elles étaient nymphes autrefois dans l'île de Calypso, qu'elles sont ici, à Sainte-Anne, depuis la conquête par les Anglais, que l'une d'entre elles a caché dans la grotte, à la demande du curé Painchaud, le grand Papineau qui voulait échapper aux injustes représailles de Colborne.

Et tous ces souvenirs d'antan font le charme des Anciens qui voudraient bien apercevoir encore aujourd'hui, sous la

feillée, au moins l'ombre des " douces Fées " qu'ils voyaient jadis.

Mais peuvent-ils quitter la montagne sans faire une courte ascension à la *Roche-à-Canon* ?

C'est un pic altier qui a eu l'honneur de servir en des circonstances célèbres, d'où la gloire de son nom. La voix majestueuse du canon y a retenti pendant un grand nombre d'années : d'abord à la bénédiction de la première pierre du collège, le 2 juillet 1827 ; et ensuite à toutes les fêtes de la maison jusqu'au 14 juin 1855, alors que Mgr Baillargeon bénissait la pierre angulaire de l'Aile Pilote. Un effort suprême causa la ruine de l'obusier.

En 1914, le 4 août, jour de la déclaration de la guerre de l'Angleterre à l'Allemagne, le fameux " Alonzo " arrivait pour prendre la place de l'antique et défunt canon. Son premier cri de triomphe fut de proclamer l'avènement de Sa Sainteté Benoît XV. Il eut ensuite le bonheur de saluer, sur le granit dominateur de la célèbre " Roche ", la visite officielle du Lieutenant-gouverneur, l'honorable P.-E. Leblanc.

Mais comme son prédécesseur, Alonzo mourut dans un effort suprême, amèrement regretté de tous ses amis, en lançant au ciel la nouvelle de l'élection du nouveau Supérieur du Collège en 1917. Et depuis lors, la voix majestueuse du canon ne retentit plus au collège de Sainte-Anne. Mais advienne la fin de la guerre, et vous verrez un de nos jeunes officiers y placer un petit 75, comme souvenir des exploits des nôtres sur les champs de bataille européens.

A la Roche-à-Canon, les Anciens retrouvent le poste d'observation poétique de jadis. Où peut-on, mieux qu'ici, " jouir du spectacle féerique qui se déroule à l'horizon ? " Au loin les Laurentides qui fuient par de là la Malbaie vers Tadoussac ; les paroisses de Saint-Irénée, des Éboulements, de la Baie Saint-Paul qui semblent vouloir se dérober dans

leur nid de verdure ; à gauche, la gentille pointe de St-Roch, derrière le rideau de pins, et la petite Ile-aux-Coudres qui paraît parfois se balancer comme un gracieux berceau sous la brise du Saint-Laurent ; à droite, là-bas la Pointe-aux-Originaux, les îles de Kamouraska, les montagnes de Saint-Pascal ; ça et là disséminés dans ce grandiose paysage, les fins clochers d'argent de Kamouraska, de Saint-Germain, de Saint-Denis, de Saint-Onésime et de la Rivière-Ouelle qui mêlent la note religieuse dans ce décor enchanteur. Plus près, dans un cercle moins étendu, c'est la grande anse de Sainte-Anne, avec son long quai à goélettes, les monts qu'on appelle Salomon, l'Aiguille, l'Ours, Bouthot, le cap Martin avec son plateau bien connu des écoliers en congé ; et ici plus près encore, le collège, avec son apparence d'abbaye du Mont-Cassin, l'église, le couvent, l'école d'agriculture et ses dépendances, tout le village enfin, bâti sur le coteau qui domine deux immenses vallées, l'une au sud, bornée à l'horizon par les premiers contreforts des Alleghanys, l'autre au nord, qui se termine au bord du Saint-Laurent.

Puisque, selon la parole profonde de Pie X : " Il faut prier sur de la beauté," est-il étonnant qu'on ait songé à cet endroit grandiose de la Roche-à-Canon et de ses environs, pour y construire, dès que les circonstances le permettront, un petit oratoire au Sacré-Cœur. Il est des lieux, a-t-on dit, qui tirent l'âme de sa léthargie, des lieux enveloppés, baignés de poésie, élus de toute éternité pour être le siège de la prière. Tels sont le rocher de Lourdes avec son gave rapide, la colline de Fourvière et les hauteurs de Notre-Dame-de-la-Garde. Tel est Montmartre, à Paris. Devant le splendide panorama qui se déroule à ses yeux, le pèlerin prie avec plus de ferveur, parce que les grandeurs de la nature lui viennent en aide : " Benedicite montes Domini Domino."

Quelle qu'audacieuse que puisse paraître la comparaison, le fier *rocher* de Sainte-Anne d'où l'on domine terre et mer,

est aussi un de ces lieux privilégiés où le spectacle de la grande nature nous fait toucher de plus près le ciel. Saint-François d'Assise n'avait pas en Ombrie de paysage plus grandiose quand sur la montagne des Carceri, il prêchait aux petits oiseaux, ou que dans sa cabane de Saint-Damien, il entonnait son fameux "Cantique de mon frère le Soleil."

II

LES CHOSES RELIGIEUSES

Tous ces souvenirs profanes : les cours, le bocage, la montagne, parlent aux cœurs des Anciens ; mais combien plus encore les souvenirs religieux : la Madone, le Calvaire, le Monument Painchaud, qu'ils visitent aujourd'hui avec émotion.

La Madone

La Madone : c'est toute la piété de notre jeunesse qui revit dans ce mot. Debout et toute éblouissante sur son trône de verdure, cette bonne Mère sourit encore aux Anciens comme au temps où ils étaient enfants. N'est-ce pas ici que nous venions les soirs de grand congé, après une journée d'amusement et de bonheur, réciter tous ensemble le chapelet ? N'est-ce pas ici encore que, la veille de notre sortie de finissants..... oh, qu'il y a longtemps de cela, nous chantions : " Nous t'oublier, tendre Mère, non, non jamais." Bien des jours ont passé depuis lors, mais ces instants sont restés dans notre mémoire. Pourrons-nous jamais oublier le temps libre du baccalauréat passé à la Madone ? La veille au soir de la " grande épreuve " nous montions l'escalier qui conduit aux pieds de la Vierge, et là, selon l'usage antique et solennel :

“ Finissants et Rhétoriciens
A la Madone tant aimée
Recommandaient leurs examens.”

Dans la journée, avant chaque séance, nous adressions une prière à la Vierge Marie ; le soir, après un long jour bien rempli par les concours et les courses folles à travers la montagne, nous chantions un dernier cantique à la Madone, et descendions en rangs serrés vers le collège. Dès que les écoliers voyaient poindre notre régiment au bord de l'Avenue Painchaud, les applaudissements éclataient pendant que nous chantions à pleins poumons : “ Ils moissonnent dans l'allégresse ce qu'ils ont semé dans les pleurs.”

Triomphateurs Romains, étiez-vous plus fiers et plus heureux, quand, couronnés de lauriers, vous descendiez du Capitole ?

Le dernier soir surtout avait son moment solennel : “ la prise des rubans ”. Rien que ces trois mots faisaient battre les cœurs. C'était la décision de toute une vie. Serait-ce le *blanc* ou le *rouge*, le *rose* ou le *vert* ? Personne autre que nous et notre Directeur ne le savait, et c'était là notre bonheur. La boîte s'ouvrait, les yeux se fixaient, le ruban sortait... et les larmes coulaient.

La Madone nous donnait un dernier sourire, nous lui donnions un dernier cantique : “ Nous t'oublier, non, non jamais,” et nous descendions. Les “ soutanes ” marchaient en avant avec le ruban blanc, puis venaient médecins, avocats ingénieurs, décorés du ruban rouge, vert ou rose. Au tournant de la Butte, nous commencions à chanter — au lieu de “ l'Alma Mater ” d'aujourd'hui :

“ Tout pour la patrie
Honneur aux fiers soldats
Écoute Dieu te crie :
Sauve le Canada.”

La foule, venue pour la distribution des prix, nous attendait, anxieuse, devant la porte du parloir. Pères et mères avaient le cœur serré.

“ Notre fils, que sera-t-il ?... prêtre à l'autel... orateur... général ?... ” En apercevant sur notre poitrine le “ ruban décisif ”, les applaudissements commençaient, les félicitations pleuvaient et les mères pleuraient.

C'est donc avec raison que la Madone est restée chère à toutes les générations d'écoliers. Aussi continueront-ils à l'orner comme au temps jadis, conformément au conseil du vénéré M. Trudelle qui écrivait dans les Annales : “ Il faut espérer que la piété des finissants les engagera toujours à entretenir le petit parterre devant la Madone.”

La première Madone, dont on peut encore voir la fine tête à la chambre du préfet des études, fut installée dans le bocage, le 4 juin 1857, probablement par M. le supérieur François Pilote. Le révérend M. Quartier, curé de Saint-Denis, surnommé par plusieurs le Bridaine du Canada, donna le sermon en prenant pour texte “ Posuerunt me custodem ”.

Ce fut Mgr Lynch, évêque de Toronto, qui bénit la deuxième Madone, le 24 mai 1863, jour de la Pentecôte. On conserve encore à la grande bibliothèque, sur un buffet, la tête de cette statue.

La troisième fut donnée par M. Joseph Lagueux, curé de Saint-Jean-Port-Joli, et bénite le 25 mai par Mgr Poiré, accompagné de MM. Émile Dionne et Alphonse Têtu, comme diacre et sous-diacre. Trente-sept prêtres assistaient à cette cérémonie, dont M. Antoine Gauvreau fit le sermon.

La Madone actuelle qui est la quatrième, magnifique statue en fonte dorée, a été donnée par la maison Z. Paquet, à l'occasion du second conventum des élèves finissants de 1885-1886, dont M. Alfred Vandry, gérant de la maison Paquet, faisait partie. Elle fut bénite le 12 juin 1907 par

Mgr Gauvreau qui, comme en 1885, prit le texte qu'élève il avait entendu de M. Quartier : " Posuerunt me custodem."

Le Calvaire

Quand autrefois les écoliers parlaient du " Calvaire ", il s'agissait toujours de cette croix surmontée d'un grand Christ de bois qui s'élevait là-bas, à l'extrémité du village, tout au bout du cimetière actuel. C'est jusqu'à cet endroit, que, beau temps, mauvais temps, nous allions l'hiver, faire la traditionnelle promenade du midi. Aujourd'hui, croix et promenade ont disparu ; mais il est un autre endroit plus élevé, plus pittoresque que les écoliers nomment encore le " Calvaire ", c'est l'antique *Prolica* de la montagne. Les Anciens viennent le revoir, en cette fête du 13 juin. . .

Là, comme sur un promontoire, trois jeunes séminaristes avaient bâti un fortin en pierre, dont le nom rappelait, par ses trois syllabes, le souvenir de ceux qui en avaient été les constructeurs : MM. Narcisse Proulx, Joseph Lizotte et Zéphirin Caron.

Mais dans l'automne de 1906, les travailleurs de l'avenue Gauvreau et de la Terrasse Pilote voulurent continuer leur œuvre d'embellissement. Ils avaient reçu tant d'encouragements jusqu'à ce jour, qu'ils ne se crurent pas permis d'arrêter en si bonne voie. Deux généreux souscripteurs : M. Alfred Dionne et Mgr Gauvreau s'offrirent à donner, l'un un grand Christ en bronze, l'autre deux magnifiques statues de la même qualité : la sainte Vierge et saint Jean. L'érection du Calvaire était donc décidée. On le placerait au *Prolica*. Il fallait une avenue pour le relier à la voie Taschereau. Elle fut ouverte en septembre, la veille de la fête de Notre-Dame des Sept-Douleurs. Le grand escalier, chef-d'œuvre de hardiesse et d'élégance, ne fut terminé qu'en mai 1907.

Enfin à la mi-juin, tout était prêt, et nous lisons dans

l'annuaire à la date du 12 : " Depuis longtemps on parle de la bénédiction de la Madone, des statues du bocage et du Calvaire qu'on vient d'élever au flanc de la montagne. La cérémonie se fait ce soir, après souper, par un temps ravissant. C'est Mgr Antoine Gauvreau, curé de Saint-Roch de Québec, qui dit les prières du rituel. Deux fois, au pied de la Madone d'abord, puis de l'escalier ensuite du Calvaire, il adresse la parole aux écoliers. C'est toujours une fête pour eux d'entendre le digne et éloquent prélat. Il ne les a pas déçus ce soir dans ses allocutions vibrantes, pleines de cœur et riches en bons conseils. "

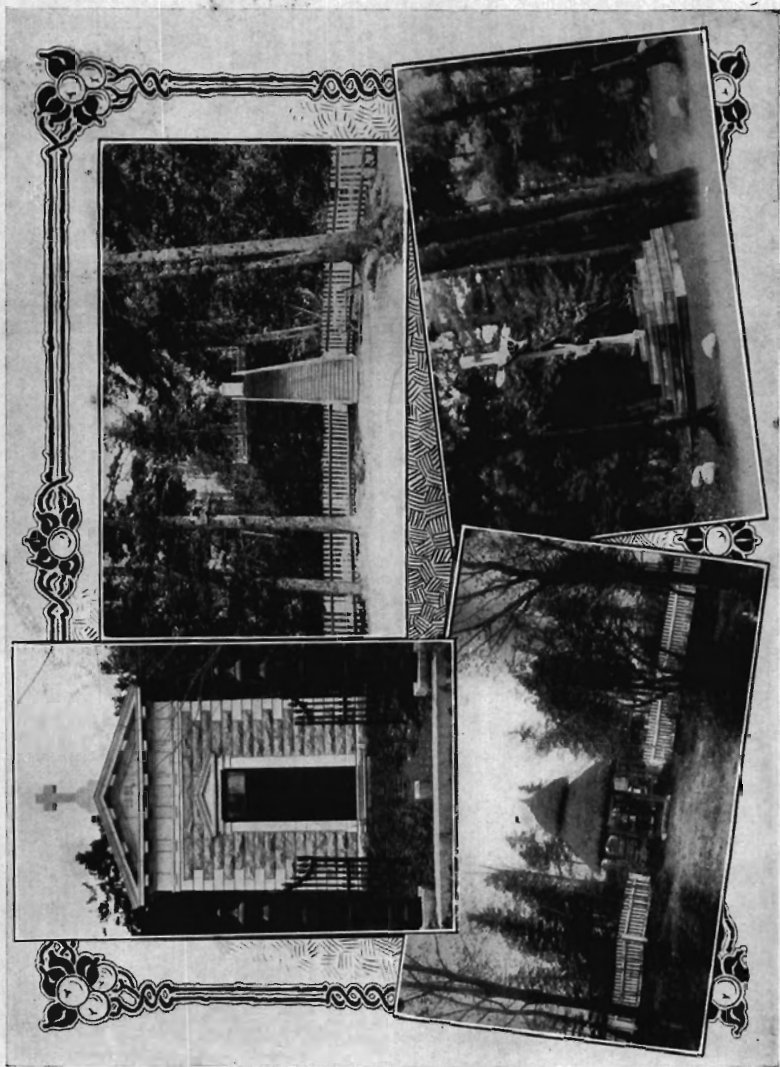
Ces travaux n'étaient pas encore assez pour les professeurs qui voulaient parfaire l'œuvre commencé. Ils se mirent en tête qu'une voie reliant la Madone au Calvaire serait de la plus grande utilité. Mais il fallait faire reculer la forêt, renverser les rochers. Rien n'arrêta leur ambitieuse ardeur. Le pic et la hache commencèrent en septembre 1908 à frapper en cadence alternative ; la dynamite vint au secours des marteaux destructeurs, et en juin 1909, la voie était terminée et demandait son nom. Il n'y eut pas un instant d'hésitation. On l'appellerait : *Voie Saint-Dominique*, en souvenir de celui qui fut au collège de Sainte-Anne le plus grand artisan des embellissements : M. l'abbé Dominique Pelletier. C'est lui qui a restauré le jardin des finissants, fait les plantations d'érables dans les jardins des deux cours, couvert de gazon les contreforts de la butte ; mais son œuvre principale en ce genre est l'ouverture de la Voie Painchaud. Qui ne se rappelle le petit chemin de fer en bois avec son wagonnet où, les jours de congé, dans l'espérance d'une collation au sirop d'érable, nous entassions le tuf pris dans l'avenue pour aller ensuite, comme on fait d'un " train de sable ", le décharger en terrassement derrière le collège ?

Avec pareilles améliorations sous les ombrages, les pro-

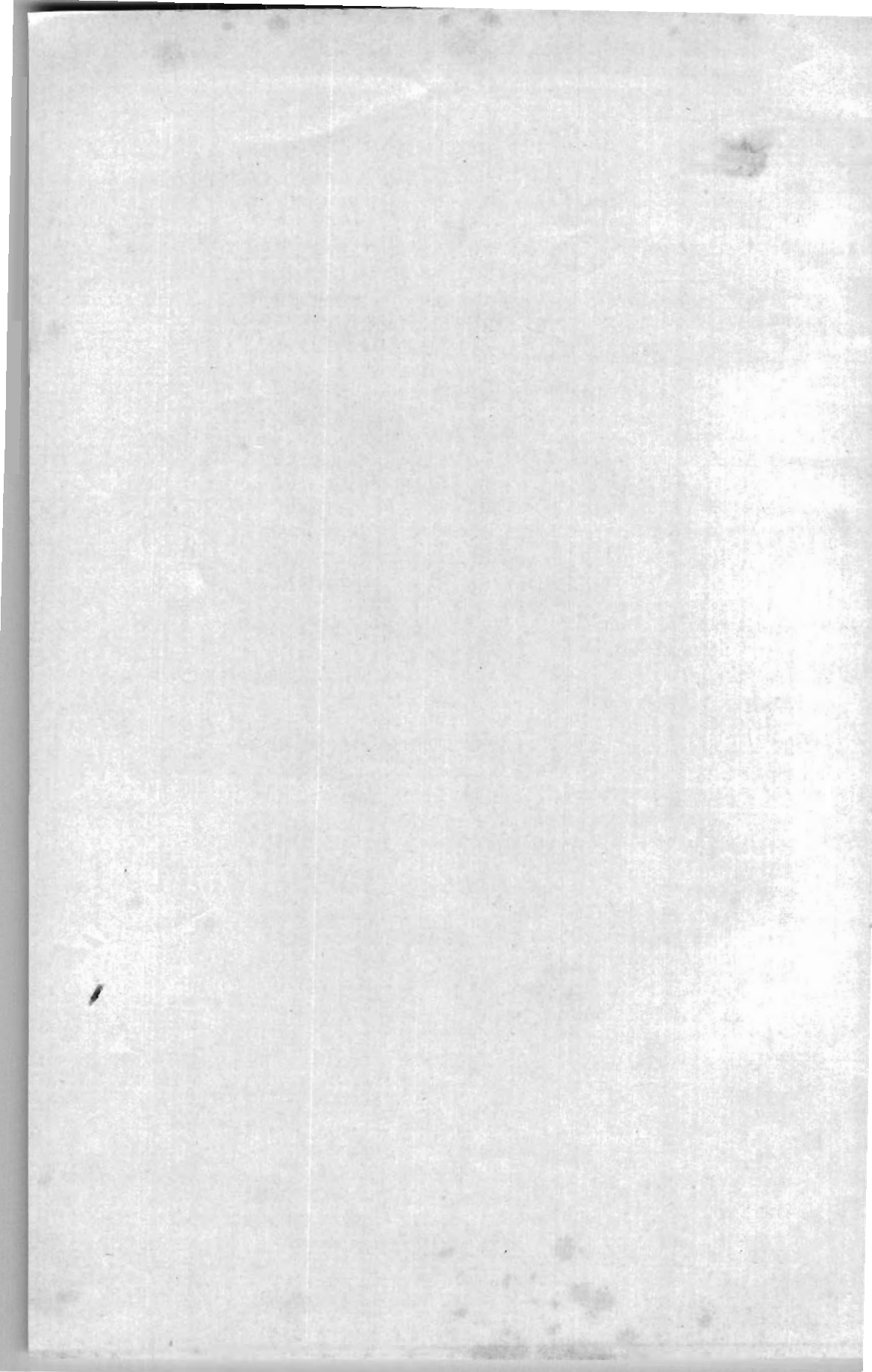
LES HOMMES

* * * * * E souvenir des hommes est intimement lié
* * * * * au souvenir des choses, et l'on ne peut s'in-
* * * * * téresser à celles-ci sans qu'apparaisse immé-
* * * * * diatement l'histoire de ceux-là. C'est que
* * * * * " les choses, a dit Lucie Félix-Faure Goyau,
* * * * * prolongent leur reflet dans les âmes et les
* * * * * âmes projettent leur reflet sur les choses."

Au cours des fêtes de la Grande Réunion, les Anciens Élèves se sont beaucoup intéressés aux choses de Sainte-Anne : constructions d'autrefois et d'aujourd'hui, alentours du collège agrandis et embellis, lieux de l'enfance où chaque objet inanimé semble " avoir une âme qui s'attache à notre âme et la force d'aimer " ; mais n'oubliant pas " que chaque pierre est un feuillet d'histoire ", ils ont pour ainsi dire tourné une à une les principales pages de l'histoire de l'Alma Mater pour y lire le nom et connaître mieux que jamais la figure de ces hommes qui, depuis sa fondation, ont tant fait pour le collège de Sainte-Anne, soit au point de vue intellectuel ou spirituel, soit au point de vue matériel ou temporel. Et depuis M. Painchaud jusqu'à M. Trudelle, depuis M. Louis Proulx jusqu'à M. C.-A. Collet, le portrait de ces " Anciens " leur est apparu teinté d'une vive lumière, parfois adoucie d'une ombre légère, et leur souvenir s'est rafraîchi dans toutes les mémoires où s'était posé un tant soit peu la poussière de l'oubli.



1° Le Monument Painchaud. 2° La Madone. 3° Mon Repos. 4° Le Calvaire.



Voici, comme en médaillons, quelques-unes de ces nobles figures, telles que les Anciens les ont vues pendant les Fêtes de juin ; telles qu'elles ont été dessinées dans les journaux, les annuaires, les monographies du temps jadis ou publiés depuis lors. Ne méritent-elles pas d'être à jamais conservées dans notre souvenir ?

I

LES SUPÉRIEURS

M. l'abbé Chs.-François Painchaud*

Il existait à Sainte-Anne en 1814, une école royale, et c'était la seule pour une paroisse de quinze à seize cents âmes. Monsieur Painchaud qui aimait tant l'éducation à tous ses degrés, comprit bientôt qu'il y avait une réforme à faire.

Il résolut de bâtir un collège.

Le mois de juin, 1827 fut témoin des premiers travaux. De sa propre main, monsieur Painchaud abattit les arbres qui couvraient l'emplacement de la future bâtisse. A ses paroissiens en corvées, il disait : "Voulez-vous avoir des prêtres dans vos familles, alors, bâtissons un beau collège." Les portes en furent ouvertes le premier octobre 1829.

A travers les occupations multiples de son ministère, monsieur Painchaud trouvait le temps de travailler pour son propre compte. A l'exemple de plusieurs de ses confrères qui faisaient marcher de front la culture des sciences et toutes les exigences de la vie sacerdotale, il consacrait une

* Sainte-Anne de la Pocatière, par N.-E. Dionne.

partie de son temps à l'étude des auteurs sacrés et des auteurs profanes, et, si on examine de près les écrits qu'il a laissés, même en excluant ses correspondances multipliées, on est étonné de la variété de ses connaissances.

Cependant, les talents de monsieur Painchaud dans la poésie, les sciences, la théologie, la philosophie le firent moins rechercher que le charme de ses entretiens. Ceux qui l'ont fréquenté dans ses belles années conviennent qu'il les enchantait par ses récits toujours variés ou par des réflexions tour à tour sérieuses et badines que l'à propos et l'expression rendaient originales, lors même qu'elles n'avaient pas le mérite de la nouveauté. Son hospitalité, aussi proverbiale que sa charité, lui valut une clientèle d'hôtes qui entretenirent avec lui des rapports d'amitié constants. Outre les prêtres du voisinage attirés à Sainte-Anne par l'attrait de ses réceptions, on comptait des laïques distingués. Parmi ceux-là, nous pourrions citer M. de Gaspé, auteur des "Anciens Canadiens", sir E.-P. Taché, l'honorable M. C.-E. Casgrain, sir John Caldwell, Frédéric Wyess, arpenteur, un érudit et un fin causeur, l'avocat Elzéar Bédard, de Québec, et combien d'autres !

Monsieur Painchaud était un lettré : tous les genres lui étaient indifférents, mais, il s'essaya surtout dans la polémique sur des sujets religieux. Il fournit aux journaux des écrits sur l'éducation, des études physiologiques, des dissertations sur la phrénologie, et le magnétisme, la médecine, la météorologie, le spiritisme. Il cultivait aussi les muses latines et françaises. Quand il voyageait, il tenait un journal, et y notait ses observations.

Monsieur Painchaud possédait une voix admirable, et, si l'on croit à ce propos la tradition encore vivace, il n'eut pas de supérieur dans le clergé de son temps.

C'était un chansonnier vivant, écrit monsieur J.-G. Barthe, et, il avait une voix unique, surtout pour certains morceaux

de chant sacré. On accourait, par exemple, de plusieurs lieues pour lui entendre chanter une préface, et, dans la semaine sainte, " Les Lamentations. "

Monsieur Painchaud est mort en 1838. Ses restes inhumés à l'Île-aux-Grues, furent rapportés à Sainte-Anne, en 1891.

M. l'abbé Alexis Mailloux*

Monsieur l'abbé Alexis Mailloux remplissait au collège les fonctions de directeur et de supérieur. Il n'avait accepté qu'à son corps défendant cette charge un peu lourde du directorat, pour laquelle il ne se sentait aucune disposition. Il savait bien que, malgré la fermeté de monsieur Proulx, le directeur sortant, malgré son zèle et ses vertus, les élèves n'avaient pu se départir tout à fait de cet esprit de relâchement qui les éloignait de l'observance de la règle, tant les fausses manœuvres de l'administration Chartier avaient produit de funestes résultats. Il fallait une main de fer pour asservir à la discipline une jeunesse systématiquement insoumise. Or, l'évêque connaissait l'inflexibilité de caractère de M. Mailloux, ses talents peu ordinaires, et surtout sa piété et ses vertus. Il n'en fallait pas davantage pour que le nouveau directeur parvint un jour à établir la piété et le bon ordre au sein de ce collège à peine sorti de l'enfance. Monsieur Mailloux se mit résolument à l'œuvre, et les élèves durent bientôt se plier aux exigences disciplinaires. Les débuts furent bien pénibles ; l'autorité dut sévir parfois avec une sévérité inexorable, en usant de procédés que l'on trouverait aujourd'hui trop sévères et qui

* Sainte-Anne de la Pocatière, par N.-E. Dionne.

n'étaient pas toujours goûtés par monsieur Painchaud. De là, des froissements sans nombre, et une tension constante de rapports entre le directeur et le supérieur. Tous deux, cependant, agissaient en vue du bien, mais chacun entendait y arriver à sa façon. Monsieur Mailloux s'en tenait à la discipline absolue. Monsieur Painchaud prêchait toujours la douceur, la clémence.

Devenu curé de Sainte-Anne, monsieur Mailloux ne négligeait pas son collègue. Il s'intéressait aux élèves et travaillait à former leur caractère. Souvent, il les réunissait pour leur adresser la parole et imprimer à leurs études et à leurs devoirs de conscience une saine direction. La piété qu'il avait su leur inculquer lorsqu'il était à leurs côtés, se maintint ferme.

Il quitta Sainte-Anne en 1848 pour se livrer à la prédication des retraites, et il devint l'apôtre de la tempérance. En 1856, il courut à Kankakee, dans l'Illinois, pour y combattre le schisme provoqué par l'apostat Chiniquy.

Ce saint prêtre mourut subitement à l'Île-aux-Coudres, le 4 août 1877.

Monsieur Mailloux composa plusieurs ouvrages, opuscules qui ont été publiés. D'autres, parmi les moins volumineux sont restés inédits. On est surpris de voir qu'à travers ses nombreuses occupations, il ait eu le temps d'écrire des livres en aussi grand nombre.

M. l'abbé Célestin Gauvreau, V. G.*

M. l'abbé C. Gauvreau vint à Sainte-Anne, attiré par son ami M. Alexis Mailloux. C'était une bénédiction, un gage de

* Notices biographiques, " Gazette des campagnes ".

prospérité que de posséder ce vénérable et saint prêtre qui devait être au milieu de ses confrères, l'homme de Dieu et l'ange de la paix. Nommé directeur des ecclésiastiques en 1841, il fut l'incarnation même de la dignité sacerdotale. Sa parole douce et grave, toujours inspirée par le Christ et le désir de la plus grande gloire de Dieu et de la religion, son humilité profonde et sa tendre piété faisaient naître l'amour et la pratique du bien. La lumière d'une intelligence élevée et solide, nourrie par la connaissance approfondie des enseignements de la plus haute théologie, donnait à ses décisions et à ses conseils tout le poids d'une autorité incontestable. L'extrême délicatesse de ses manières, l'incomparable affabilité de son accueil lui attachait tous les cœurs.

A côté de cette douceur habituelle, on était sûr de trouver chez lui une volonté ferme, une énergie indomptable qui savait prononcer le "non licet" quand le bien des âmes le demandait. Il possédait à un degré éminent cette droiture d'esprit et cette rectitude de jugement qui firent de lui le conseiller par excellence des prêtres du diocèse pendant les vingt-deux ans qu'il passa au collège.

En 1843 il était nommé Vicaire-Général de l'archevêque de Québec. Ce fut lui qui élaborait les règlements de la Corporation interne du collège de Sainte-Anne dont il devint le premier supérieur. Il sut par sa sagesse, sa prudence et son esprit de conciliation, s'attirer le respect et la confiance de tous. Il mourut le 8 juin 1862, à l'âge de 63 ans. Son souvenir est resté vivace dans la mémoire des Anciens de Sainte-Anne, qui disent encore en parlant de lui : "Le saint monsieur Gauvreau".

1854. Il enseigna pendant plusieurs années au collège de Sainte-Anne, les Mathématiques et l'Astronomie. On lui confia ensuite la chaire de philosophie morale. En 1859, on le voit se livrer ardemment à son important ouvrage musical : " Les chants d'église harmonisés. "

Après une année de repos, 1860-1861, il revient au Collège enseigner la Physique. Il est ensuite nommé supérieur (1862) charge qu'il remplit pendant une année, après laquelle il quitte le collège. En 1871, il devient Principal de l'École normale Laval de Québec. Monsieur C.-J. Magnan en fait le portrait suivant dans " Les Noces d'or de l'École normale. "

" Doué des plus belles qualités du cœur et de l'esprit, possédant un jugement sûr et une grande douceur de caractère, excessivement poli et délicat, il savait commander sans froisser, user même d'une juste sévérité sans diminuer la vénération dont le personnel de l'école l'a entouré jusqu'à sa mort. Il était observateur à un très haut degré. "

L'abbé Pierre Lagacé a été certainement un de nos meilleurs pédagogues canadiens. La routine était son grand ennemi. Il s'efforça, non sans succès, de convaincre les instituteurs et institutrices de notre province, qu'il était temps de donner un enseignement plus rationnel et plus expérimental. Une branche très importante, la lecture à haute voix laissait à désirer dans la plupart de nos écoles. Son oreille délicate, et son goût artistique étaient à chaque instant choqués par la lecture monotone, le ton chantard, la prononciation défectueuse des élèves. Il passa en Europe, en 1873, et étudia sous des maîtres compétents. A son retour, avec l'actif concours de monsieur Cloutier, il introduisit la méthode phonique à l'école d'application annexée à l'École normale et entreprit lui-même de reformer la prononciation chez les élèves-maîtres et les élèves-maîtresses. Le succès ne se fit pas longtemps attendre. Son innovation

rencontra d'ardents contradicteurs. On le critiqua, plusieurs même s'en moquèrent, mais, rien ne le découragea. "Je suis dans le vrai, dit-il, je finirai par avoir raison". En effet, la véritable révolution qu'il opéra à l'École normale, ouvrit les yeux à plusieurs de ses chauds contradicteurs. Plusieurs directeurs d'institutions le sollicitèrent de donner des leçons chez eux. Au commencement de 1884, le Séminaire de Québec l'avait nommé son professeur de lecture. La mort lui laissa juste le temps de donner quelques leçons : il mourut le 6 décembre de la même année."

M. l'abbé André Pelletier *

M. Pelletier est né à Saint-Roch des Aulnaies, le 31 mai 1824. Son père, Louis Pelletier et sa mère Maria-Adélaïde Morin lui donnèrent, par eux-mêmes et par d'autres, le plus bel héritage du monde : une éducation chrétienne et une solide instruction. En 1837, le jeune Pelletier entra au collège de Sainte-Anne, et dans la suite de ses classes il voyait toujours le succès couronner son travail assidu.

Ordonné prêtre en 1849, il fut employé au collège comme prêtre auxiliaire. C'est alors et pendant vingt-deux ans qu'il donna toute la mesure de son talent. Successivement professeur de Belles-Lettres, directeur des écoliers, préfet des études pour le cours anglais, professeur d'histoire, de philosophie, supérieur de 1863 à 1869, il a brillé et réussi en toutes choses. Les nombreux manuscrits laissés par M. Pelletier sur des sujets variés attestent avec quelle ardeur il se livrait à l'étude dans l'intérêt de ses élèves. Ses cours et ses leçons étaient remarquables par la méthode et la

* Annuaire de 1889-90.

clarté. C'était un vrai plaisir d'étudier sous sa direction : il était initiateur. Souvent il remplaçait la lecture spirituelle des élèves par des conférences pleines d'intérêt et remplies de conseils pratiques. Ses instructions et allocutions, multipliées pendant vingt-deux ans faisaient toujours une profonde impression. On aimait à l'entendre. Le tour original de son esprit éveillait l'attention.

Les générations d'élèves qu'il a formées pourraient nous dire quel bien immense il a accompli comme directeur. Sous un extérieur sévère il cachait un cœur de père. C'est en lisant ses lettres adressées à M. Pilote en Europe que l'on voit combien il aimait les élèves, comment il se réjouissait de les voir animés d'un bon esprit. Pour lui, la jeunesse c'était l'espérance, la caisse d'épargne du pays, le corps de réserve. Aussi avec quel zèle s'attachait-il à former son esprit et son cœur, avec quelle sollicitude suivait-il ses anciens élèves sortis du collège.

Parmi les nombreuses qualités de M. Pelletier, une des plus remarquables a été certainement son zèle pour la gloire de Dieu propagée par la prédication évangélique. Son action ne s'exerçait pas seulement ici, mais aussi dans la plupart des paroisses du diocèse, et sa parole facile, convainquante, nourrie d'Écriture Sainte, produisait les plus beaux fruits.

Lorsqu'en 1871, il quitta le Collège, Mgr l'Archevêque de Québec lui confia la paroisse d'Hébertville où il travailla avec son zèle habituel pendant cinq ans. Nommé curé de Saint-Jean, Ile d'Orléans, en 1876, le mauvais état de sa santé lui fit demander son rappel en 1887. Après un voyage en Europe, il vécut retiré à l'Hôpital-Général de Québec, pour se préparer à la mort, disait-il. Elle arriva le 11 juin 1890.

M. l'abbé Félix Buteau *

Monsieur l'abbé Félix Buteau, qui a tant fait pour le collège de Sainte-Anne, avait consacré plus de vingt années de sa vie à l'œuvre du Séminaire de Québec, où il a rendu de grands services et laissé d'excellents souvenirs.

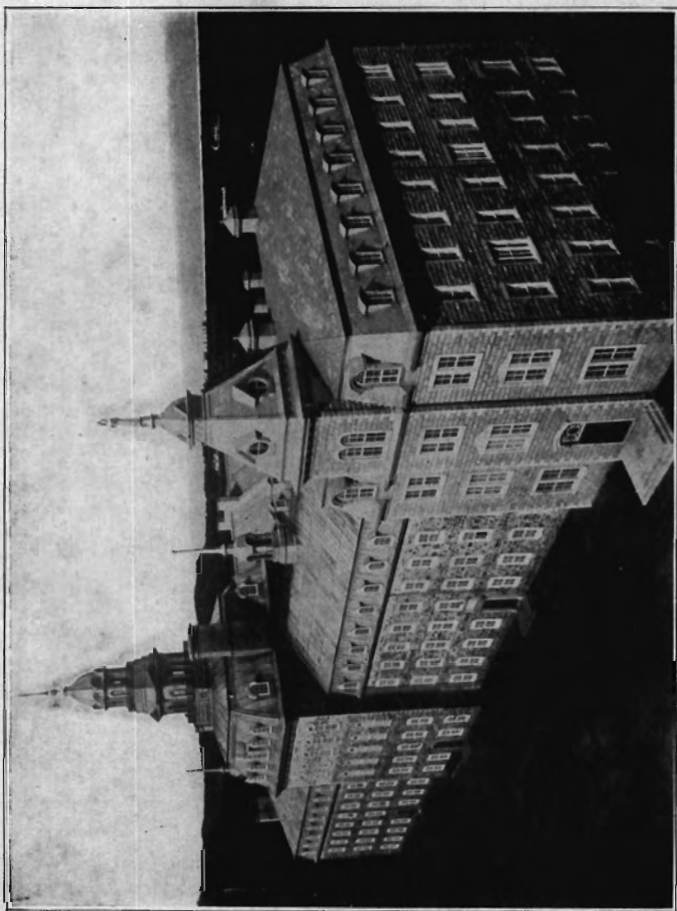
La règle du Séminaire pose en principe, que, en général, il est avantageux que les prêtres de la maison en occupent successivement les diverses charges. Ce vœu de la règle, monsieur Buteau le remplit jusqu'à la lettre, car, il passa par tous les emplois à l'exception de la charge de supérieur. Nommé directeur du Petit Séminaire en 1852, il fut transféré en 1855 au Pensionnat de l'Université. Plus tard, en 1859, il fut élu procureur. Enfin, en 1863, il fut appelé à la direction du Grand Séminaire. Dans toutes ces fonctions si importantes, si diverses par leur objet, il sut toujours se concilier l'estime et l'amitié de ses élèves, de ses collaborateurs dans la direction de l'enseignement, aussi bien que des autres directeurs. Il dirigeait les jeunes gens et les enfants confiés à ses soins, surtout par sa bonté, sa patience et ses conseils paternels; et, si parfois, quelques-uns abusaient de sa douceur, presque tous se laissaient gagner au bien, et plusieurs que n'aurait pu contenir le sentiment du devoir, se soumettaient aux exigences de la règle pour ne *pas faire de peine à leur bon Directeur*.

En 1866, monsieur Buteau se décida pour des raisons urgentes de famille, à quitter le Séminaire, et il fut nommé par Mgr l'Archevêque curé de la paroisse de Sainte-Claire, dans le comté de Dorchester. Il se livra dans ce nouveau poste à tout son zèle pour le salut des âmes qui lui étaient confiées; et aussi, c'est avec beaucoup de regret qu'en 1870, ses paroissiens le virent s'éloigner d'eux pour aller résider

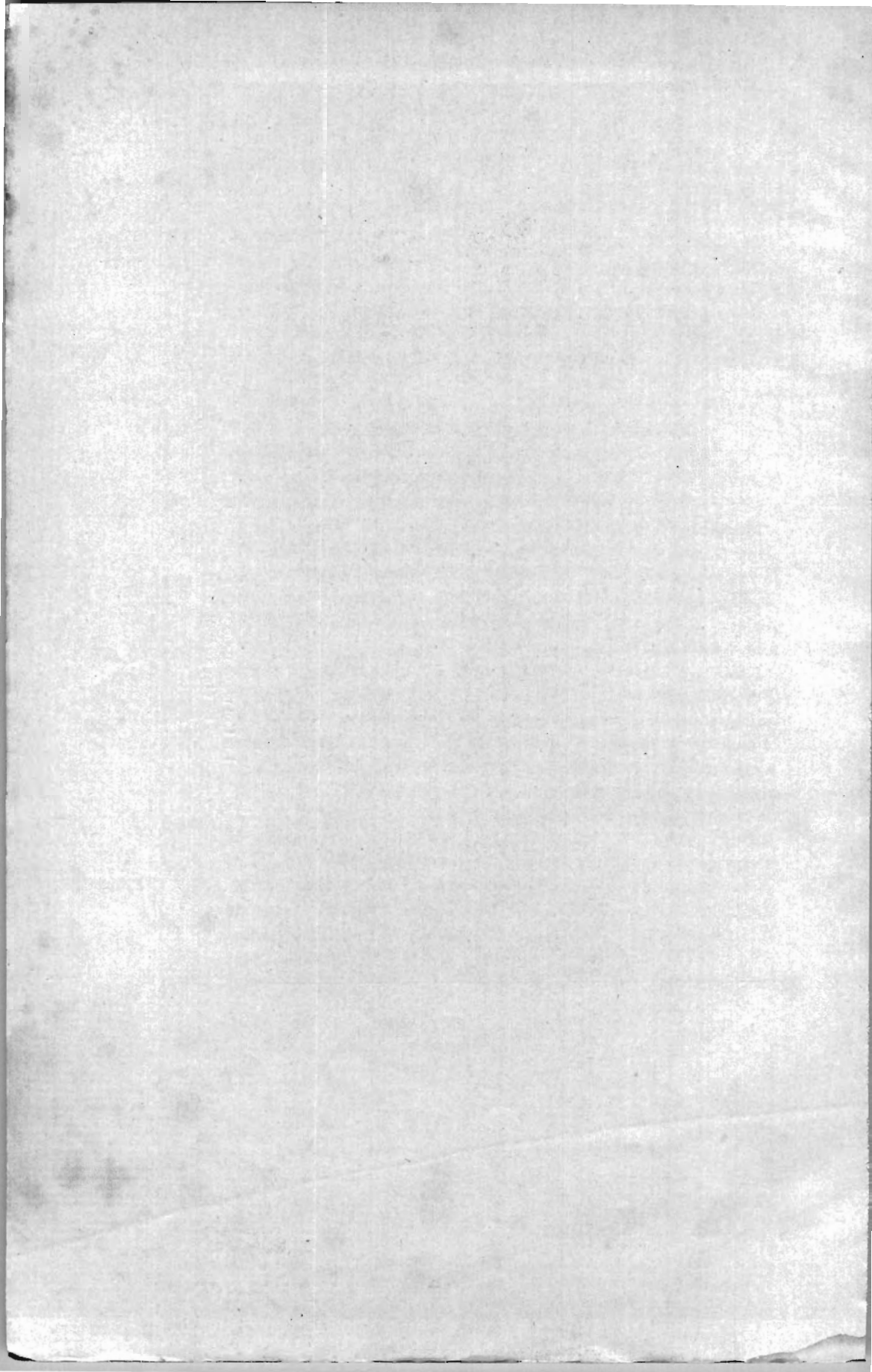
* *L'Abeille*.

Anne et à ses élèves. Il suffit de lire les annales rédigées par lui pendant ces huit années pour être profondément convaincu qu'il aima très sincèrement les écoliers. C'est Fénelon qui a dit que "les supérieurs sans croix sont stériles pour former des enfants de grâce, et qu'une croix bien soufferte donne bénédiction à tout ce qu'on fait." Monsieur Trudelle connut les croix, et voilà le secret du bien solide qu'il opéra à Sainte-Anne.

Il quitta le Collège en 1886. En 1887, il fut nommé aumônier de l'Hôtel-Dieu du Sacré-Cœur, à Québec, charge qu'il occupa pendant neuf ans. La maladie terrible de la cécité l'obligea à se retirer en 1896 pour vivre de longues années dans la réclusion. Il mourut en 1904, regretté des paroisses qu'il avait conduites, des maisons religieuses qu'il avait dirigées, de tout le diocèse qu'il avait édifié.



LE COLLÈGE DE SAINTE-ANNE
5e étape: 1901-1913



II

DIRECTEURS ET PROFESSEURS

M. l'abbé Louis Proulx *

Le premier directeur, M. Chartier avait voulu, par son système de discipline modelé, disait-il, sur la constitution britannique, briser avec la vieille routine des séminaires. Il n'obtint pas le succès attendu et fut remplacé par M. Proulx, jeune prêtre arrivant du séminaire de Saint-Hyacinthe. Les élèves regardaient d'un mauvais œil ce nouveau maître qu'on leur avait annoncé comme devant rétablir l'ordre et mettre chacun à sa place. M. Proulx ne se découragea pas. Prudent et réservé, il prit le temps d'examiner et d'observer ; et par sa douceur et par son esprit de conciliation, il devait réussir à s'attacher les élèves. Il n'eut pas de peine à mettre à exécution le plan de réforme devenu nécessaire ; et déjà dans le cours de l'hiver, le règlement s'observait bien, les classes marchaient avec régularité. Il s'occupa alors plus assidument de régler la conduite spirituelle de sa petite famille, de sorte qu'il put écrire à l'évêque, Mgr Panet : " La première consolation que j'éprouve dans le détail fatigant de mes occupations, c'est la conviction que *le Ciel se réserve dans cette maison une pépinière de sujets pour son sanctuaire* "

* Vie de M. Painchaud.

Mgr Raymond, supérieur de Saint-Hyacinthe, fait le portrait suivant de M. Proulx: "M. Proulx a été une des gloires de notre pays. Il avait étudié à Nicolet avec le plus grand succès. Il fit ici, avec non moins de succès, toutes ses études théologiques. Il fut professeur de Rhétorique et de Philosophie. Il s'est éminemment distingué par son enseignement; il avait un goût littéraire exquis; il savait exciter l'intérêt de ses élèves pour les matières, objets de leurs études. Il s'attachait à les former à la déclamation. Aussi les pièces théâtrales qu'il faisait jouer à la distribution des prix étaient-elles parfaitement exécutées. Il était aussi un excellent musicien, tant pour le piano que pour le violon; c'est lui qui a donné le premier enseignement de la musique dans la maison. Il a montré un grand talent d'écrire dans une publication dirigée contre l'impiété qui cherchait à s'introduire dans le pays. Cet ouvrage est écrit avec beaucoup de force et d'éloquence. Il est à regretter que son auteur n'ait pas écrit plus souvent: il aurait été une de nos gloires littéraires. Comme directeur, M. Proulx montra une grande habileté; il savait maintenir l'ordre; il était respecté et aimé des écoliers; il les rappelait souvent au sentiment du devoir; la renommée qu'il avait acquise à Saint-Hyacinthe le fit appeler à la direction du collège de Sainte-Anne. Il fut curé de la ville de Québec, où, par son zèle, le talent de sa parole, la dignité de ses manières, son affabilité et les œuvres auxquelles il a pris part, il s'est attiré une estime générale. Fatigué des travaux qu'exigeaient de lui cette importante fonction, il a demandé à en être déchargé. Il fut nommé curé de Sainte-Marie de la Beauce en 1851. Il est devenu Vicaire-Général de l'Archevêché de Québec; il est mort en 1871."

M. l'abbé Thos-Benj. Pelletier

Né à Kamouraska en 1807, il fut d'abord notaire, après un brillant cours d'études à Nicolet. Ordonné prêtre en 1837, il vint l'année suivante au collège de Sainte-Anne prendre la direction des études. Vers cette époque, un nouveau besoin se faisait vivement sentir dans l'instruction de la jeunesse. Nos relations avec l'Angleterre, les États-Unis et la population anglaise du Canada faisaient des branches commerciales et de la langue anglaise une nécessité pour les Canadiens-français.

Monsieur Thomas-Benjamin Pelletier, de concert avec la Corporation du Collège, établit donc en 1842, d'après le plan adopté par les Jésuites de Georgetown, le système d'enseignement à double cours, classique et commercial, tel qu'il existe encore aujourd'hui. Cet exemple fut suivi par la plupart des collèges de la province.

Monsieur Pelletier consacrait à l'étude des questions les plus élevées de l'ordre littéraire, philosophique ou social, les rares instants que lui laissaient les travaux de l'enseignement. Poète à ses heures, il a composé dans le genre héroï-comique " La Charliboyade " et " Malec ". Ces deux pièces renferment des vers que Boileau et Gresset n'auraient pas dédaignés.

Il avait un goût prononcé pour le beau, sous quelque forme qu'il parût. Il établit au collège un cours de dessin et d'architecture, créa nos jardins, où avec leurs embellissements, il développa le goût de l'horticulture, encouragea les élèves qui, pendant la récréation travaillaient la reliure.

Il quitta le collège de Sainte-Anne en 1849. Invité par M. Théberge, curé de Terrebonne, il prit la direction du Collège Masson, où avec des alternatives de repos, il demeura jusqu'en 1857. Pendant les dernières années de sa vie, il fut un des principaux rédacteurs de la " Gazette des cam-

pagnes" à la fondation de laquelle il avait beaucoup contribué.

Mort à Saint-Joseph de Lévis, chez son ami, monsieur le curé Routhier, le 25 avril 1865.

M. l'abbé Grégoire Tremblay

Né à Saint-Roch des Aulnaies, en 1820, il fit ses études à Sainte-Anne et fut ordonné à Québec en 1846. Il enseigna pendant plusieurs années la philosophie. Ses talents, son tact le firent nommer directeur des élèves en 1849. L'abbé Gasgrain en a laissé le portrait suivant dans ses "Souvenirs canadiennes."

"Il avait tout pour lui, beauté physique, intellectuelle et morale; jeunesse dans tout son éclat, taille, force et maintien superbe, tête et buste faits, il semble, pour le ciseau de Benvenuto Cellini, de Pradier ou de Canova, front large sous une chevelure brune abondante; de beaux yeux noirs limpides, pétillants d'intelligence, sourire toujours prêt à s'épanouir sur une bouche bien découpée, où se reflétaient tout ensemble la finesse, l'aménité et la bienveillance, voix musicale harmonieuse, éloquence coulant de source. On se demandait quelle qualité pouvait lui manquer. Sans être ce que l'on peut appeler un savant, il en avait l'intuition, émerveillait les élèves par la variété de ses connaissances qu'il savait communiquer, ayant au suprême degré le don du professorat. Avec cette supériorité d'intelligence qui le rendait accessible à toute idée large ou généreuse, l'abbé Tremblay avait un cœur d'or et une âme expansive qui avaient fait de lui l'idole de la communauté. Il pouvait tout sur les étudiants qui avaient en lui une confiance illimitée, parce qu'il savait les prendre par les côtés les plus nobles de leur être,

par le sentiment de l'honneur qu'il s'appliquait à développer en eux. Il était sous ce rapport un précurseur, disant à qui voulait l'entendre que c'était là l'éducation de l'avenir.

Il existait au Collège sur la question de la discipline deux écoles : l'ancienne, dont le dernier mot était la férule ; et la nouvelle, qui tout au contraire procédait par des voies de douceur et de persuasion, ne négligeant rien pour gagner la confiance, l'estime, l'affection des élèves. les accoutumant à toujours agir avec les idées de responsabilité personnelle, tachant de développer chez eux les sentiments de loyauté, de droiture en toutes choses. Monsieur Tremblay était un des chefs actifs de cette école qui de nos jours a si universellement prévalu."

Il quitta le Collège en 1854. Nommé curé de Beauport en 1858, il dirigea pendant plus d'un quart de siècle cette importante paroisse. Il était retiré depuis un an, lorsqu'il mourut le 4 août 1885.

M. l'abbé Pierre-Henri Bouchy

Né à Metz, dans la Lorraine, en 1818, il fut, jeune séminariste, professeur au collège Stanislas, à Paris. Venu au Canada à la place du Père Gratry, qui avait d'abord été nommé par ses supérieurs, il commença par enseigner au Séminaire de Québec. En 1846, sur l'invitation de monsieur Grégoire Tremblay, il vint à Sainte-Anne enseigner la Rhétorique et remplir plus tard la charge de préfet des études.

Ses anciens élèves ne tarissent pas d'éloges sur ses capacités que rehaussait une affabilité exquise:

"J'ai eu l'avantage que je ne puis assez apprécier, dit l'abbé Casgrain dans ses "Souvenances canadiennes", d'avoir l'abbé Bouchy comme professeur, de l'avoir vu à l'ouvrage

dans toutes les parties de l'enseignement, de l'avoir courtoisé dans les récréations, d'avoir causé avec lui pendant de longs congés, sur tous les sujets imaginables, et cela tout le temps qu'a duré mon cours classique. Dire les jouissances, l'empressement, l'avidité avec lesquelles il était écouté par les cercles qui se formaient autour de lui, serait impossible. On s'instruisait autant en ces temps libres qu'en classe. Il avait toujours quelques horizons nouveaux à ouvrir devant nos jeunes imaginations. Tout y passait, l'antiquité grecque et latine, les grands siècles, la Renaissance, le siècle de Louis XIV qui était son idéal, avec Bossuet en tête, les littératures étrangères, avec le Dante qu'il commentait supérieurement et Shakespeare dont il savait faire ressortir les qualités et les défauts. Durant mon séjour à Paris, particulièrement en 1874, j'ai assisté au cours de plusieurs professeurs de la Sorbonne et du Collège de France, v.g.: l'abbé Bautain, Mgr Freppel, le trop fameux Renan. Plus d'une fois, me rappelant le passé, je me suis dit, au sortir de ces cours, que l'abbé Bouchy n'aurait pas fait mauvaise figure dans la chaire de quelques-uns de ces professeurs de l'Université."

On doit à l'abbé Bouchy la savante édition de Chant grégorien, publiée en 1853, sous l'administration de Mgr Baillargeon. L'histoire du chant ecclésiastique qui remplit une partie du Processionnal, donne la mesure de sa science musicale et de son talent d'écrivain. Amateur passionné de la musique vocale, il contribua beaucoup à en répandre le goût au collège de Sainte-Anne. Il travailla aussi à faire connaître et aimer la grande musique dans la région de Québec.

L'abbé Bouchy quitta définitivement le collège en 1854, pour retourner en France où il fut précepteur des enfants du comte de Pange, à Paris, et plus tard, des enfants du comte Palluat de Besset, à Saint-Étienne.

Il mourut à Metz, le 3 juillet 1886.

M. l'abbé Achille Vallée *

Monsieur Achille Vallée est décédé le 29 septembre 1909 à l'Hospice de Saint-Ferdinand, comté de Mégantic ; il comptait quarante-six années de sacerdoce.

Lorsqu'il naquit à Sainte-Scholastique des Deux-Montagnes, le 21 septembre 1837, on marchait à grands pas vers la révolution qui demanda des larmes et du sang à bien des familles canadiennes. A la mi-décembre, la maison paternelle de M. Vallée était livrée aux flammes ; l'officier anglais chargé d'en expulser la jeune mère et son enfant, hésita quelque peu devant les lamentations qui l'eussent fléchi, sans la rigueur de la consigne, et la pauvre femme, réfugiée dans un champ, sur une paille humide, assista à la ruine de son foyer. Une fidèle servante, que l'Irlande avait habituée aux scènes de désolation, la soutint et l'encouragea ; elle pénétra le jour même au camp des " Patriotes ", en ramena son maître, et la fuite fut organisée sur l'heure. M. Vallée faillit être arrêté aux Trois-Rivières ; aidé par le courrier de la poste royale, il put se rendre à Québec, et de là à Montmagny, où le Dr E.-P. Taché lui trouva une cachette sûre ; quelques jours après, sa femme et son enfant, toujours accompagnés de la brave Irlandaise, étaient accueillis chez leurs parents de Saint-Thomas. Après l'amnistie de Lord Durham, M. Vallée resta à Montmagny, où il exerça sa profession de notaire. Le jeune Achille fut ainsi amené à faire ses études à Sainte-Anne ; il y fut ensuite professeur pendant douze ans.

Exceptionnellement doué pour les sciences, M. l'abbé Vallée enseigna les Mathématiques, et particulièrement la Physique et la Chimie ; il avait des talents remarquables pour la musique et le dessin ; la salle élémentaire a possédé

* Annuaire de 1909.

pendant longtemps des travaux excellents de son crayon. Sans abandonner le professorat, il fut directeur de l'École d'Agriculture de 1866 à 1868 ; il faisait partie depuis deux ans du conseil des directeurs, lorsqu'il laissa le collège dans l'automne de 1871. L'humilité du théâtre n'a pas nui à la renommée du professeur ; tous ses élèves sont unanimes à dire la vérité, la précision et l'exactitude toujours rigoureuse d'une parole parfois finement originale, qui déridait les disciples, sans altérer le flegme du maître. C'étaient alors à Sainte-Anne les temps difficiles, et le " Cabinet de Physique " n'était pas pourvu de tous les instruments qui confirment aujourd'hui l'exposé par la démonstration expérimentale ; or l'actif et ingénieux professeur non seulement se fit fabricant, mais il alla un jour jusqu'à donner généreusement \$100. c'est-à-dire tout son salaire d'une année, pour outiller ses laboratoires, en demandant à la corporation de souscrire à cette fin un égal montant : il n'y avait pas à reculer ; l'intérêt qu'il portait aux études scientifiques eut aussi plus tard l'occasion de se manifester. En maintes circonstances, il prépara de toutes pièces de superbes feux d'artifice, et l'on rapporte que, pendant son séjour à Lévis, il donna des leçons de Physique et de Chimie fort goûtées du public. Agronome à ses heures, il utilisa avec avantage ses connaissances, et il est logique de croire que son passage à l'École d'Agriculture développa chez lui un attrait particulier.

Gai compagnon, il avait la répartie fine et de bon aloi, et savait habilement combiner un truc pour s'amuser ; il lui arrivait des distractions qu'il rapportait lui-même plaisamment. Son apparence froide et rigide cachait un cœur sensible qui, devant l'infortune, mettait des larmes à ses yeux, tandis que, pour lui, une simplicité vraiment sacerdotale s'inquiétait peu des détails secondaires. Curé de Saint-Flavien, il en a construit et terminé l'église, remarquable par

ses proportions et l'harmonie de son ornementation intérieure. En résumé, il a fait du bien par ses connaissances et par sa charité ; dans le labeur aride de l'enseignement comme dans le ministère des âmes, il a vécu des jours peut-être obscurs aux yeux du monde, mais pleins devant Dieu.

M. l'abbé Charles Bacon *

Il dépensa douze années de l'époque la plus active, la plus efficace de sa vie à l'éducation des jeunes gens au collège de Sainte-Anne. Élève brillant, professeur parmi les plus distingués, préfet des études d'une énergie et d'un dévouement vraiment efficace, il voulut être l'un de nos bienfaiteurs les plus marquants. Aux derniers jours de sa vie, lui qui s'était toujours contenté de peu, lui qui n'avait jamais songé à amasser des richesses, il aurait voulu avoir des biens sans nombre pour les mettre à notre disposition, et si nous devons des actions de grâces bien sincères pour le bien considérable qu'il nous a fait, nous lui garderons une vive reconnaissance et un affectueux souvenir pour ses généreux efforts et son désir immense de nous combler de bienfaits. Monsieur Bacon a laissé au collège de Sainte-Anne des traces ineffaçables de son esprit d'organisation et de travail. Ce fut lui qui fonda, en 1870, les Académies de S. Louis de Gonzague et de S. Thomas d'Aquin, pour stimuler les études commerciales et classiques, ainsi que la Société Painchaud, établie pour l'enseignement de la déclamation et de la discussion. Quand on sait combien il en coûte pour maintenir dans toute leur efficacité ces puissants moyens d'émulation et de développement intellectuel dans nos

* Annuaire de 1905.

collèges, on peut se faire une idée de la somme de travail que dut exiger l'organisation de ces Sociétés. Mais ici comme ailleurs, monsieur Bacon n'a pas regardé à ses peines, et au collège de Sainte-Anne comme dans toutes les paroisses qu'il a dirigées, le nom de ce très digne prêtre est en honneur et en bénédiction.

M. l'abbé Joseph-Rémi Desjardins *

Monsieur Desjardins est né le 13 décembre 1839, sur cette partie du territoire de la Rivière-Ouelle qui devint bientôt une moitié de la nouvelle paroisse de Saint-Denis. Il étudia à Sainte-Anne, fut ordonné à Québec le 6 juin 1868. Des dix séminaristes qui reçurent ce jour-là l'onction sacerdotale, de Mgr l'archevêque Baillargeon, l'un occupe actuellement le siège épiscopal de Saint-Germain de Rimouski, un autre est Vicaire-Général du même diocèse. Nommé directeur de l'École d'agriculture, le 7 juillet 1868, monsieur Desjardins remplit cette charge jusqu'à la fin d'août 1870 ; dans l'intervalle, cependant, il dut aller porter secours, du 28 janvier au 4 avril 1869, à monsieur Jos. Tardif, curé de Saint-Pierre, I.-O. Il fut nommé vicaire à Saint-Georges de Beauce le 13 septembre 1870, curé de Saint-Côme de Kénébec le 2 septembre 1871, procureur du collège de Sainte-Anne le 21 août 1874, curé de Sainte-Louise en 1879 et de nouveau procureur du collège, 16 avril 1894. Il s'éloigna le 24 juillet 1899, de la maison où il avait tant travaillé, pour chercher un repos nécessaire dans sa paroisse natale, au foyer dont la paix endort la fatigue, dont le feu rend toujours un peu de jeunesse aux membres engourdis. De fait,

* Annuaire de 1911-12.

à la fin d'octobre 1900, il se sentait assez remis pour suppléer monsieur l'Aumônier de l'Asile Saint-Michel Archange, et, de juin 1901 à mai 1905, il resta aumônier de l'hospice des hommes et du sanatorium Mastaï. Depuis lors, il vécut retiré à Saint-Denis, où il est mort le 12 août, 1911.

Monsieur Desjardins avait le don qui fait l'administrateur habile, prévoyant et économe. Lorsque l'Alma Mater proposa pour la première fois à ses épaules le joug le plus dur qu'il porta jamais, le jeune curé de Saint-Côme jouissait au milieu de ses colons d'un bonheur dont il garda toujours mémoire. Il inclina la tête et se mit de tout son cœur à la rude besogne ; grâce à d'admirables charités, à l'entrain presque unanime du clergé diocésain, on sortait de l'impasse angoissante, mais il fallait tout de même asseoir le présent, assurer l'avenir. Relever un crédit est plus difficile que de fonder sur table rase ; ce fut la préoccupation dominante, le rêve constant du nouveau procureur ; Dieu aidant, il suffit à la tâche, sans dispenser toutefois ses successeurs d'une heureuse persévérance. Plus tard, dans l'intérêt de l'œuvre à laquelle il venait une seconde fois se dévouer, corps et âme, il conçut un projet dont il fit approuver l'initiative par ses collègues, se prit aux obstacles et ne se donna de repos qu'il n'eût captivé des sources jaillissantes, dont l'abondance et la fraîcheur, important, même à la santé publique, entretiendraient le printemps d'un contentement perpétuel. De cette entreprise, il sortit brisé, et dut aller chercher sous le ciel natal le rétablissement d'une santé à jamais compromise ; il avait passé au collège de Sainte-Anne douze années de sa vie, sans doute les plus actives.

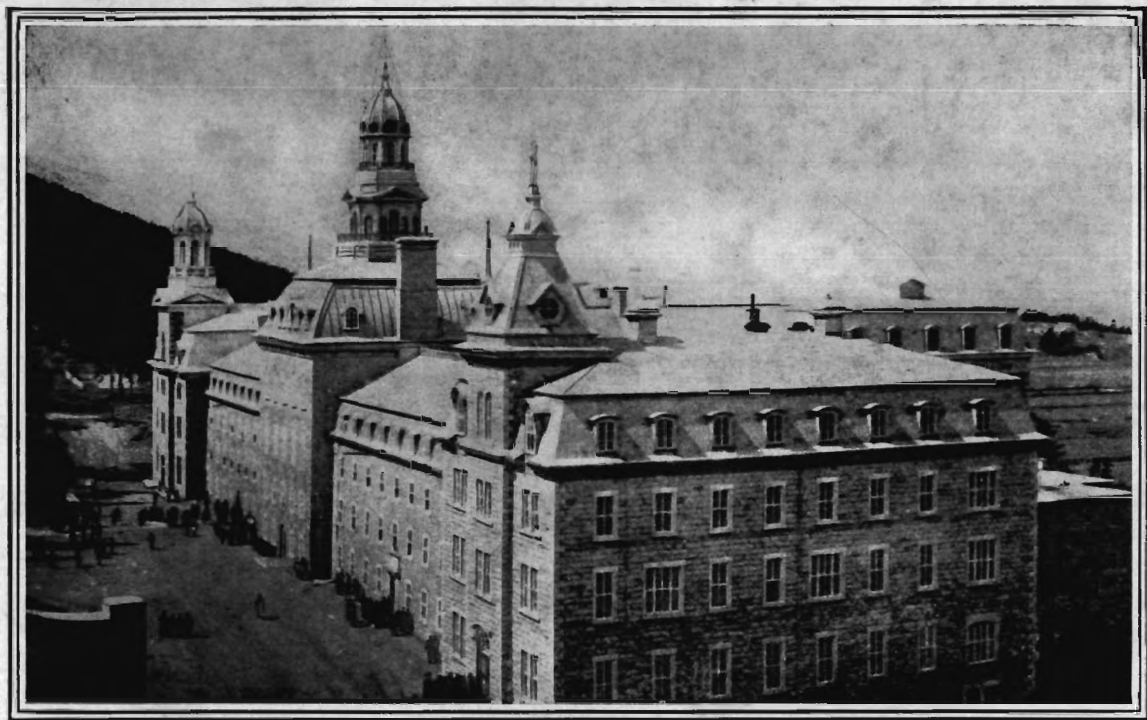
taient vite son affectueuse bonté, l'amour tout surnaturel qu'il leur portait. Un de ses anciens élèves a écrit de lui : " Nous avons puisé à son dévouement, nous avons entendu ses conseils. En nos cœurs, il a consolidé par son cours sur la religion, l'amour et l'admiration que nous lui devons garder vifs et vibrants. A son cours de philosophie, nous avons compris la dignité et la beauté des choses de l'esprit. Il était précis, il était clair, il disait des choses qu'il nous semblait ne pas avoir entendues encore; et pendant qu'il parlait, nos yeux s'ouvraient, nous prenions connaissance de nous-mêmes, un coin du voile semblait se lever sur la vie, le monde, pendant que le devoir, la vie morale, le rôle de chrétien nous étaient présentés dans leur beauté, sous le souffle de l'enthousiasme. Qui de nous n'en a gardé le souvenir ? " A quarante-sept ans, après de longues études faites à Sainte-Anne et à Québec, complétées plus tard dans les grandes universités européennes, dans toute la maturité du talent, entouré du prestige que donne l'expérience, le vrai succès et surtout la vertu, M. Richard disait adieu à la vie. C'était le 11 mars 1908.

M. l'abbé C.-A. Collet *

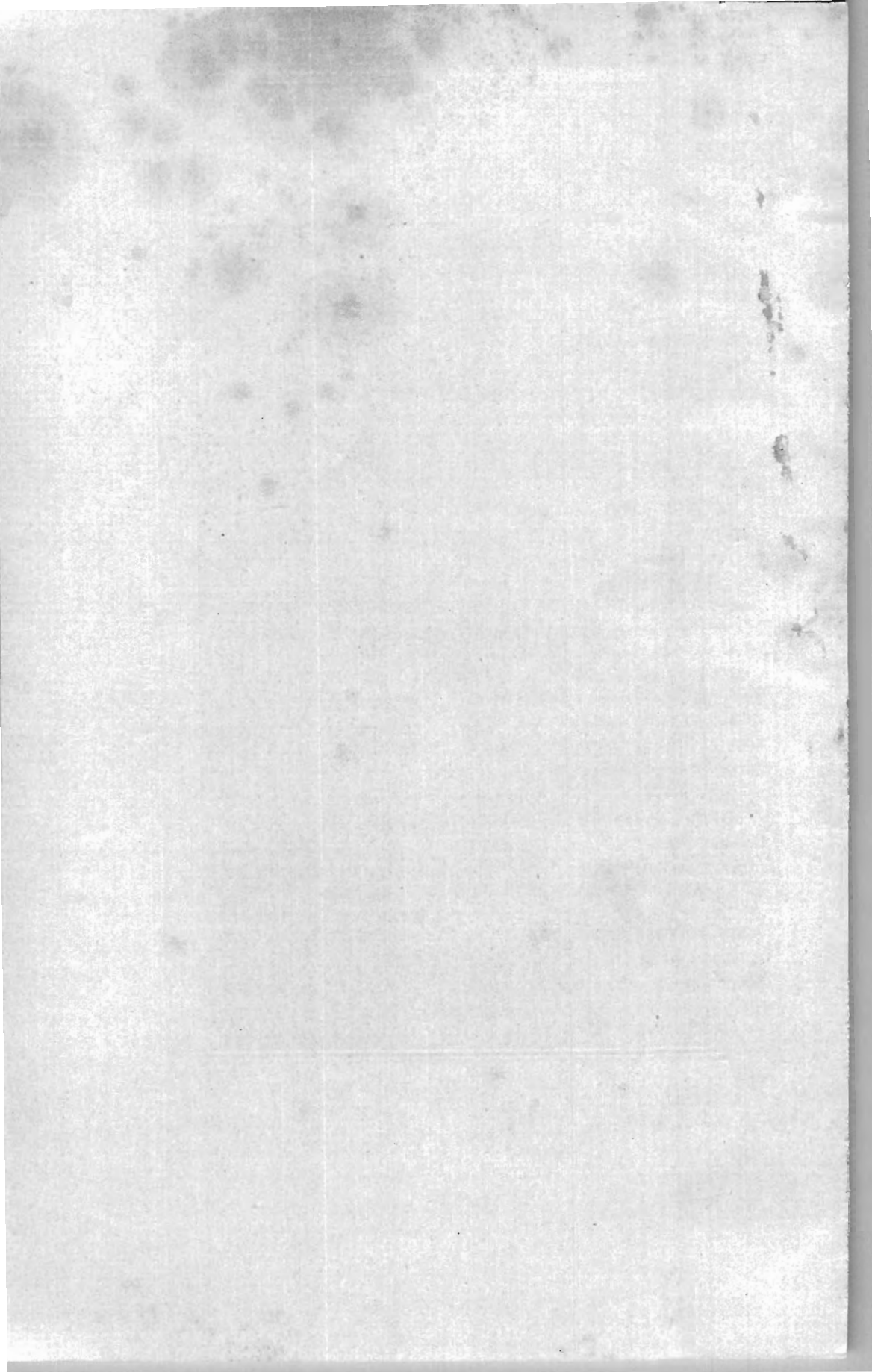
La vie de communauté, au milieu de ses confrères et des jeunes gens à la formation desquels il pourrait se dévouer, lui offrait des attraits. Aussi, accepta-t-il volontiers le poste de directeur des élèves du collège de Sainte-Anne, que les supérieurs lui offrirent, en 1884.

Là pendant onze ans, il se dépensa, sans compter, à l'éducation de centaines d'élèves qui ont contracté envers lui une

* *Semaine Religieuse* de Québec.



LE COLLÈGE DE SAINTE-ANNE
6e étape: 1913



dette de gratitude qu'ils ne manquent pas de reconnaître.

Il n'ignorait pas les difficultés de la charge de directeur qu'il acceptait. Il savait toute l'énergie, la persévérance, le tact et la vertu qu'il faut pour prendre un enfant, le suivre pendant huit ou dix ans, pour en faire un chrétien, un honnête homme, en un mot le préparer à remplir le rôle que le bon Dieu lui a assigné dans l'Église ou dans l'État. Et quand il faut ainsi diriger chaque année des centaines d'enfants et de jeunes gens, les fatigues, les peines et les soucis ne se comptent plus. C'est le renoncement complet à tout loisir, à tout repos.

Le Directeur y rencontrera sans doute des consolations, mais aussi combien de déboires et de chagrins. M. Collet a vécu onze ans cette vie de travail et de sacrifices. Tous ceux qui l'ont vu à l'œuvre peuvent lui rendre le témoignage qu'il a contribué pour une large part à maintenir et à consolider dans notre maison les traditions de discipline et de piété.

Il voulait que ses élèves fussent non seulement des chrétiens modèles, mais des hommes parfaits sous tous les rapports. Il leur disait souvent qu'il est des qualités qu'il faut cultiver à l'égal des vertus, et des défauts qu'il faut combattre comme s'ils étaient des vices . . .

Sachant bien que la piété est utile à tout, il s'en servait comme du plus puissant moyen d'éducation. Avec quelle foi il nous demandait de nous unir à lui, pendant le sacrifice de la messe, pour obtenir les grâces qu'il jugeait nécessaires à toute la communauté, ou à quelques-uns de ses membres en particulier. Rempli lui-même d'amour pour le Dieu de l'Eucharistie, il voulait que le cœur de ses élèves en fût aussi embrasé. Bien longtemps avant le décret de Pie X sur la communion fréquente, il la prêchait et donnait à ses chers enfants la facilité de la pratiquer. Il établit au milieu de nous la dévotion du premier vendredi du mois, et une association de

communion réparatrice... Au lieu de l'Heure d'Adoration, aujourd'hui partout en usage, il avait organisé l'Heure de Garde qui se faisait pendant la récréation du soir, ou les jours de congé. Cette pratique n'était pas obligatoire, car il voulait que l'amour de Jésus-Eucharistie entrât librement dans les âmes : c'était, d'après lui, le moyen de l'y ancrer plus profondément... En 1891, il désirait, avec tous les anciens élèves du collège, la translation des restes de M. Painchaud, de l'Isle-aux-Grues à Sainte-Anne. Pour obtenir cette faveur, il promit que chaque année, on ferait dans les cours de récréation et dans le bocage la procession du Sacré-Cœur. Sa prière fut exaucée, et depuis, avec quelle joie et quelle piété son vœu est rempli par ses élèves d'alors et leurs successeurs... Sa dévotion envers la sainte Vierge n'était pas moins vive ; il l'inspirait à tous, surtout aux Congréganistes, et voulait que la fête de l'Immaculée Conception, fût avant toutes les autres, célébrée avec le plus d'éclat et de solennité possible... Sa sollicitude ne s'étendait pas seulement aux élèves qui étaient actuellement sous sa direction, mais aussi aux anciens élèves et à leurs enfants. C'est pourquoi en 1891, il fonda l'"Union Amicale". Tous les anciens élèves étaient invités à en faire partie, et la légère contribution annuelle qu'ils devaient verser était destinée à venir en aide aux fils d'anciens élèves qui avaient besoin de secours pour faire leurs études. Cette œuvre a déjà porté des fruits et son généreux fondateur a eu la consolation de les constater et d'apprendre qu'elle est en voie de se développer. C'est dans le même esprit de charité qu'il s'occupa de la société de Saint-François de Sales, dont le but est d'aider à l'instruction des enfants pauvres qui se destinent au sacerdoce, et qu'il établit en leur faveur, au collège de Sainte-Anne, "la bibliothèque Saint-Antoine". (1887)

Depuis son départ du collège, en 1899, il n'a pas cessé de

prendre un vif intérêt à tout ce qui concerne l'œuvre d'éducation que nous poursuivons. Nos joies et nos tristesses ont été les siennes ; ses prières ardentes et continues nous ont accompagnés dans tous nos labeurs et nos efforts. En 1895, M. Collet, dont la santé avait toujours été plutôt fragile se vit forcé de prendre une année de repos. Nous le voyons en 1896, revenir au collège de Sainte-Anne et y occuper pendant trois ans le poste de directeur des séminaristes. Il laissa définitivement le collège en 1899.

CONCLUSION

Après avoir ainsi vécu, pendant deux jours, du souvenir des hommes et des choses de Sainte-Anne, les Anciens pouvaient partir : le but du *Conventum* était atteint. C'est qu'elles font du bien, ces grandes réunions de collège. La nôtre n'a été que la répétition de ce qui s'accomplit partout ailleurs. Comme ceux des autres maisons, nos Élèves ont chanté, sans exclusivisme, les gloires de l'Alma Mater. Une mère est toujours belle, une mère est toujours bonne, une mère est toujours aimable. N'est-ce pas l'abbé Timon-David qui disait du collège des Jésuites, à Fribourg : " Les jours de ma jeunesse qui se sont écoulés entre ses murs ont été si heureux, que je ne crois pas que jeune homme ait jamais joui de plus de bonheur. Grâce à Dieu, je n'ai jamais eu que deux affections vives et durables : ma mère et Fribourg." C'est un peu le sentiment de tout élève reconnaissant envers son collège. Et les réunions plénières ne font que l'augmenter.

Ce n'est pourtant pas là leur seul avantage. Les Anciens, les écoliers, les professeurs, le grand public lui-même peuvent en témoigner.

Chez les premiers, elles cimentent l'amitié : " Les repas communs, les chants communs, la prière commune, dit Castegens, l'auteur des *Horizons intellectuels*, voilà les sources les plus ordinaires de l'union des âmes."

A nos fêtes de juin, la première source n'a pas manqué : elle était abondante. Les cinq repas servis aux Anciens

dans le grand refectoire ont été cinq récréations des plus amicales, où la gaité mettait l'appétit en verve.

Aussi au milieu de joyeux entretiens et de rires bruyants, les convives ont-ils fait honneur à tous les mets, même au "hachis traditionnel" qui ne contribuait pas peu à faire croire au retour "du vieux temps jadis."

La deuxième source n'était pas moins riche. Toute la réunion s'est passée "in hymnis et canticis". C'était d'abord les chants collégiaux. Ne chante-t-on pas ce que l'on aime ? Aussi tous les endroits de Sainte-Anne où l'on fut heureux ont été célébrés par les chansons de ces jours-là. C'était ensuite les chants patriotiques. Jamais on n'a avec plus d'entrain, imité la pratique de sir Georges-Étienne Cartier : "Rien n'est si beau que son pays, le mien je chante à mes amis." C'était enfin les chants religieux. Les vieux cantiques qu'on n'avait pas entendus depuis longtemps ont ramenés l'émotion et fait éclater l'enthousiasme de tous les plus pieux et plus nobles sentiments d'autrefois. Si, comme on l'a dit, le chant produit "l'union, l'élévation et l'action," le Conventum ne restera pas sans fruits.

La troisième source ? La bénédiction de la chapelle, la prière du soir, et la messe solennelle sont là pour dire avec quelle avidité on y a puisé.

L'amitié entre prêtres et laïques a été grandement renforcée par ce Conventum. C'est l'avantage de nos collègues classiques de mettre ainsi entre les confrères du monde et les confrères du sacerdoce un lien de fraternité qui se rompt difficilement, et qui est utile à tous. Quelques laïques de Sainte-Anne sont même allés jusqu'à prendre à leur compte ces paroles que René Bazin disait, en 1909, à la réunion des Anciens du Collège Mongazon, à Angers : "Je me sens honoré d'avoir gardé la sympathie de mes condisciples qui furent choisis pour le sacerdoce, et je me prépare à m'en recommander. Eh oui ! à l'entrée du paradis, il me semble que

je pourrai dire : Seigneur, de mes trente-deux disciples, dix-sept se sont faits prêtres, et je suis demeuré leur ami ; laissez-moi donc passer à leur ombre, afin que la classe soit au complet."

La Grande Réunion a fait aussi du bien aux élèves qui l'attendaient depuis longtemps. En voyant les Anciens venir renouveler les heures de leur vie d'écoliers, savourer les mille réminiscences qu'éveillaient en eux les corridors, les cours, le bocage et la montagne, ils ont compris que le collège n'est pas la "geôle de jeunesse captive" de Montaigne, ni cette "grande boîte de pierre, munie d'une grille et d'un portier" dont parle Hippolyte Taine. Ils ont appris à apprécier l'importance de ces années où on prépare l'avenir. En fixant sur eux leurs regards, comme le Vieillard sur l'Enfant, dans le célèbre tableau du Louvre, les Anciens leur ont dit : " Nous regardons au fond de vos yeux notre jeunesse qui n'est plus." Et alors les jeunes en ont compris la valeur et se sont dit : " Des aînés, nos vrais modèles, nous soutiendrons le vieux drapeau."

Il n'y a pas qu'aux Anciens et aux Élèves que ces réunions font du bien. Les professeurs de nos maisons d'éducation en retirent eux-mêmes un grand profit. En voyant revenir au Collège toute cette pléiade d'hommes qui sont l'honneur de l'Église et de l'État, ils ne peuvent pas ne pas se dire avec une légitime fierté : " Voilà ceux que nous avons formés ". Et, pour les jeunes maîtres, voir ainsi le succès de leurs aînés, les encourage, et leur donne la conviction qu'ils pourront, eux aussi, faire un peu de bien. Nelson, visitant le collège d'Eton, disait : " C'est ici que j'ai gagné la bataille de Trafalgar". Former des chefs capables de combats et de victoires sur tous les terrains, surtout sociaux et religieux, telle est, après ces réunions, l'ambition et l'espérance des humbles professeurs de nos établissements d'enseignement secondaire.

Mais ces conventums d'anciens élèves font plus encore :

ils portent à la connaissance du grand public, d'ordinaire indifférent, l'œuvre de nos collèges classiques. Et à ce sujet nous ne pouvons mieux terminer le présent volume-souvenir, qu'en reproduisant le magistral article intitulé : " A propos d'une fête ", publié dans *l'Action Catholique* du 17 juin...

" Cette réunion avait été convoquée à l'occasion de la bénédiction d'une chapelle qu'on vient de terminer en même temps que pour l'inauguration d'un local très considérable qui va doubler, presque, celui dont disposait le collège de Sainte-Anne.

A elle seule, cette circonstance justifiait la tenue d'une réunion plénière de la famille collégiale.

La maison, déjà ancienne, où plusieurs générations ont tour à tour grandi, a atteint, depuis 1827, tout son développement matériel : les plans des fondateurs se sont à la longue réalisés : le rêve des pères a été exécuté par les enfants ; de superbes édifices, dix fois plus considérables que la maison du début, abritent aujourd'hui près de 600 élèves ; les nouvelles constructions sont tout ce qu'il y a de plus moderne ; une chapelle, qui est un joyau d'architecture, et une merveille de bon goût, complète tout cet ensemble. Et, parce que tout cela est le fruit des sacrifices et des travaux de tous, comme tout cela est le résultat du travail commun, l'œuvre collective de tous les enfants du curé fondateur, il convenait que ceux-ci fussent tous réunis pour se réjouir ensemble du développement admirable de leur Alma Mater, si belle, si attirante, si bien parée.

Mais nos collèges ne sont pas seulement un ensemble de constructions, même imposantes ; ils sont, avant tout, bien autre chose. Les prêtres zélés qui, chez-nous, en furent les fondateurs, voulaient en faire les supports de la religion catholique et les soutiens de la race dont nous sommes les fils.

Il est consolant de constater—et des réunions comme celles de Sainte-Anne y aident grandement—que nos collègues n'ont pas failli à la tâche qui leur fut imposée. Pour s'en bien convaincre, il suffisait de voir, l'autre jour, toute cette foule de prêtres et de laïques marquants qu'une de nos maisons d'éducation a déjà fournis au service des autels et à la société canadienne. Malgré soi, on était porté à se dire que la force religieuse et nationale serait presque tarie, parmi nous, le jour où nos collègues fermeraient leurs portes. Ce qui fait que, dans ce pays, nous demeurons nous-mêmes, irréductibles catholiques et canadiens-français, au milieu des peuples de race et de religions différentes qui nous entourent ; ce qui nous permet de ne pas faiblir, malgré les luttes tenaces ; ce qui explique que nous soyons toujours égaux à la tâche patriotique, c'est que, année après année, nos maisons d'éducation, et, tout d'abord, nos collègues classiques, fournissent leur contingent de piliers de l'autel et de défenseurs de la race.

Une assemblée de famille comme celle de l'autre semaine n'aurait pas d'autre résultat que celui de démontrer aux yeux cette chose si importante, que ce serait déjà utile de la tenir.

Quant aux anciens de Sainte-Anne, ils ont si bien compris, au cours de leur fête intime, que nos collègues sont une pièce nécessaire dans l'organisme de notre édifice national ; ils ont réalisé si pleinement que notre enseignement doit rester ce qu'il est et qu'il serait vain et périlleux d'essayer de lui en substituer un autre, que l'un d'eux a proposé, pour rendre plus efficace encore, en l'étendant et en la prolongeant, l'action de l'Alma Mater, qu'une association d'anciens soit formée qui aurait son centre au collège et des sections un peu partout, et qui aurait un double but : aider au développement et au progrès de la maison et, tout à la fois, rendre

possible et facile à celle-ci d'exercer son influence sur les anciens qui l'ont quittée.

Nous souhaitons que l'on comprenne partout à la fin que la formule de l'éducation nationale n'est plus à trouver au Canada français ; nous désirons de toute notre âme que l'on cesse, contre nos maisons d'éducation, cette guerre déloyale et sournoise, qui nous fait tant de mal ; nous voudrions voir tous les anciens des collèges, s'inspirant de ceux de Sainte-Anne, entourer leur Alma Mater de sympathies généreuses et reconnaissantes ; nous voudrions, surtout, que l'on s'habitât à considérer nos établissements d'enseignement secondaire et supérieur comme des institutions dont il faut attendre le salut de tout ce qui nous est cher.

Ces rencontres périodiques, au foyer du séminaire ou du collège, présentent d'autres avantages.

Elles démontrent à tous ceux qui y assistent jusqu'où peuvent monter les âmes qui ont reçu la formation classique que dispensent nos maisons d'enseignement. Elles contribuent grandement à ramener les esprits à de saines idées sur des points d'importance majeure. Elles font tomber mille préventions, jettent à bas des montagnes de préjugés ; elles rapprochent les uns des autres et elles attachent à leur " maison " des hommes de tous les âges, de toutes les conditions, de toutes les cultures, de toutes les régions de la pensée ou de l'action, et ce contact ne manque jamais d'être bienfaisant.

Enfin, elles permettent à d'illustres anciens, à des laïques éminents de répéter à leurs frères plus jeunes des conseils de conduite, déjà connus, sans doute, mais qui, en passant par leur bouche, acquièrent une autorité et rendent un son qui les fait mieux accepter de ceux qui entrent dans la vie.

Quand un juge-en-chef de la Cour suprême, un conseiller législatif, des magistrats éminents, un ministre de l'Agricul-

ture laissent tomber dans les esprits de leurs frères cadets des avertissements comme ceux que nous allons reproduire, il ne se peut qu'ils ne leur fassent grand bien. "Soyez fiers de votre religion et de votre race ; ne consentez pas à être médiocres, mais montez toujours vers plus de science, vers plus de vertus, vers plus de dévouement ; préparez-vous à fournir, non seulement votre propre effort, mais songez que c'est vous qui devrez accomplir, en même temps que votre tâche personnelle, celle qu'auraient fourni ceux que la guerre nous aura enlevés ; soyez obéissants ; soyez dignes ; aimez à vous contraindre, à vous mortifier et soyez les hommes d'un idéal que vous poursuivrez toujours."

Nous voulons croire que les jeunes d'aujourd'hui profiteront de ces conseils tombés de haut.

S'il le font, quelles que soient les fauchées que la guerre pratique dans nos rangs, il nous restera quand même des hommes, et, comme toujours, ce seront nos collègues qui les auront préparés."



APPENDICE

I

A TRAVERS LES JOURNAUX ET LES LETTRES

Pendant que notre famille collégiale était en liesse, la presse française du pays tenait le public au courant des fêtes de Sainte-Anne, qui malgré la température et la guerre, avait réuni un si grand nombre d'Anciens. *L'Action Catholique, le Devoir, le Droit, le Soleil, l'Événement, la Patrie, la Presse, le Canada, le Peuple*, quelques journaux d'Acadie et de la Nouvelle-Angleterre, racontaient les principaux événements du Conventum des 12 et 13 juin. L'historique de nos fêtes serait donc incomplet, si nous ne citions au moins quelques témoignages — comment les rapporter tous — de cette sympathie qui a entouré notre Collège en ces jours inoubliables.

Voici ce qu'écrivait le correspondant du *Canada*, le 13 juin :

Les fêtes du collège Ste-Anne de la Pocatière se sont ouvertes hier au milieu d'une grande pompe. La bénédiction de la nouvelle aile donna lieu à une cérémonie inoubliable. Ainsi agrandi, le collège prend une place prépondérante parmi nos collèges classiques de la province.

Les anciens élèves avaient répondu en grand nombre à l'appel de leur "Alma Mater". On remarquait des célébrités du clergé, de la magistrature, des membres de nos gouvernements, des lettres et du journalisme. Tous s'étaient